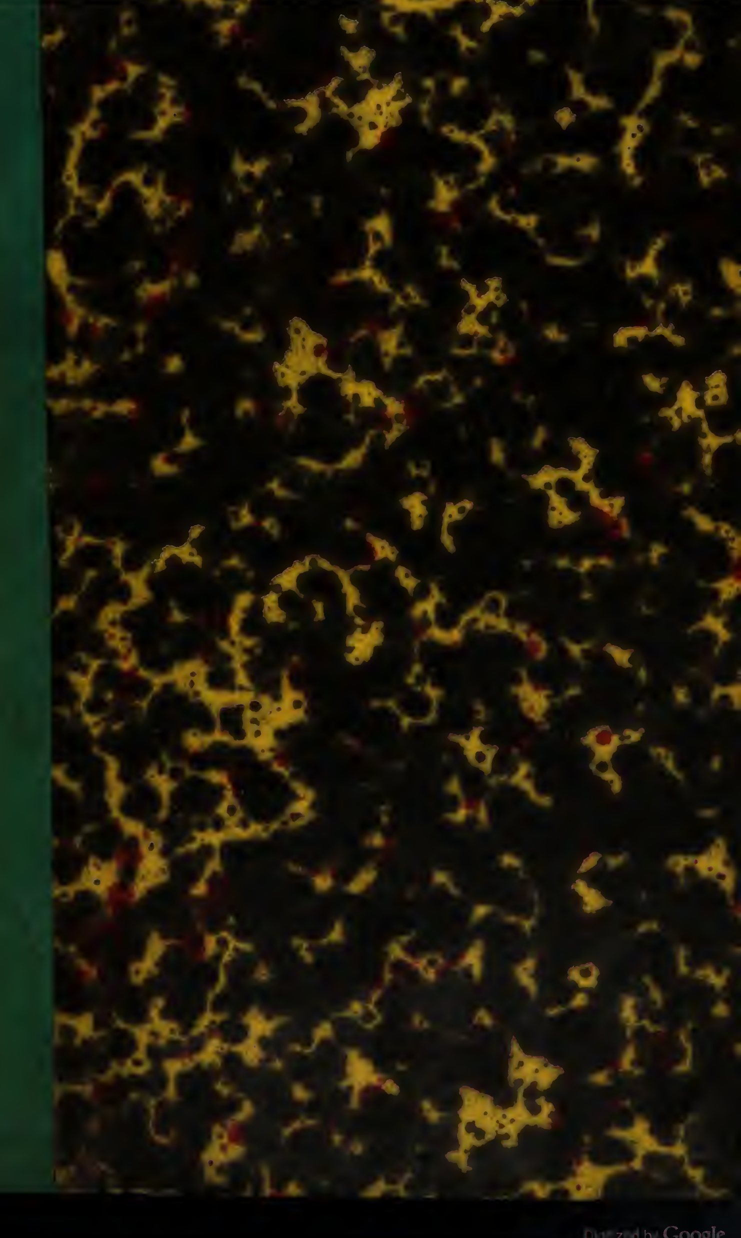
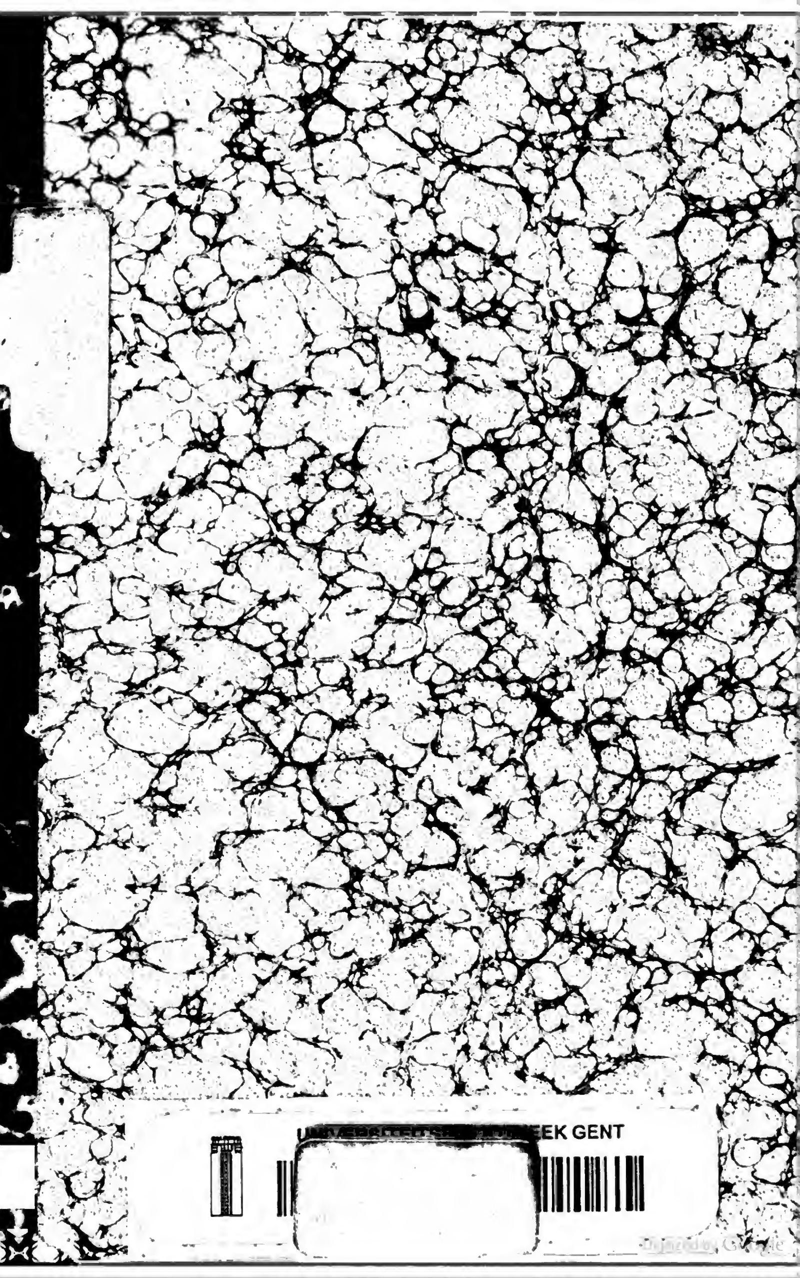




EK GENT
Digitized by Google



CAMPAGNE

SUR

LE MEIN ET LA REDNITZ

DE

L'ARMÉE GALLO-BATAVE

AUX ORDRES DU GÉNÉRAL AUGEREAU;

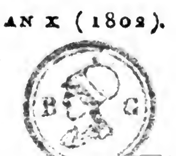
FRIMAIRE, NIVOSE ET PLUVIOSE AN IX (1800 et 1801).

AVEC une CARTE des opérations, comprenant depuis Coblentz jusqu'à Égra, et depuis la ligne de neutralité jusqu'au Danube.

Sed vigilat Consul vexillaque vestra coercet.
JUVENAL, Satyre VIII.

A PARIS,
Chez BARROIS l'aîné, et Fils, rue de Savoie, N.° 23.

AN X (1802).





AVERTISSEMENT.

L'ARMÉE Gallo-Batave a coopéré aux derniers évènemens de cette longue lutte, dont la France est sortie avec tant de gloire et tant d'avantage; cette armée était trop peu considérable, trop voisine de l'armée imposante qui a décidé les succès pour qu'elle pût amener de grands résultats; mais en remplissant dignement sa tâche, elle s'est trouvée manoeuvrer dans un pays dont l'ensemble offre un systême déterminé d'opérations depuis le Bas-Rhin jusqu'à la Bohême, systême qui a quelque influence sur l'organisation d'une partie de nos frontières. Si l'on n'avait dû présenter que les détails des opérations, on se serait abstenu de prendre la plume; mais on a cru pouvoir se rendre utile en joignant à ces détails des développemens; en rassemblant les faits particuliers qui se rattachaient au sujet; en décrivant le théâtre de la guerre, les mouvemens qui s'y étaient exécutés, et faisant connaître à la fois les conséquences de ces mouve-

mens, les lieux, les évènemens et les hommes: les succès à la guerre dérivent de circonstances physiques, politiques et morales; et l'intérêt de la narration tient à la manière dont on sait donner à chacun de ces élémens l'influence qui lui est propre.

CAMPAGNE
SUR
LE MEIN ET LA REDNITZ.

Considérations générales.

Un Peuple célèbre, qui, aux avantages de sa position, à l'industrie et au courage, joint cet enthousiasme de gloire, cette passion de l'héroïsme qui doublent ses moyens, au milieu de la tourmente révolutionnaire qui lui avait fait prodiguer son sang et ses richesses, envisageait toujours la paix, comme le terme de ses divisions intestines, de ses malheurs et de ceux de ses voisins; mais l'éloignement constant de l'Angleterre pour la France, la force de l'esprit public de cette Nation, l'énergie et les ressources de son Gouvernement, prolongèrent les maux de l'Europe, quand tous les intérêts, quand tous les cœurs s'élançaient vers l'idée de voir cesser le fléau de la guerre.

C'est sur-tout à la fin de l'an VIII, qu'on est frappé des effets de cet éloignement qui amena la rapide et brillante campagne de l'année suivante. Cette campagne ne dura que vingt-cinq jours; elle fut le triomphe d'un Gouvernement ferme et sage, dont la maxime était de négocier

et de combattre, et que secondèrent avec tant de succès les armées du Rhin, d'Italie, des Grisons, et l'armée Gallo-Batave.

Entourée de Puissances plus ou moins éloignées de son territoire, plus ou moins ses ennemies, la France était restée triomphante de toutes leurs entreprises : l'attitude de ces différentes Puissances vers la fin de cette lutte mémorable, mérite d'être remarquée, et nous allons la peindre rapidement.

L'Empereur de Russie, qui, pour des intérêts étrangers, avait envoyé des milliers de ses soldats mourir si loin de leur patrie, venait enfin d'abandonner une cause que ne servaient plus les fautes du Gouvernement français, et qu'avait rarement secondée la victoire. La coalition des Puissances maritimes du Nord, contre les prétentions outrées de l'Angleterre, fut accueillie avec empressement par ce même Paul I.er, que d'heureuses négociations avaient rapproché du Gouvernement français ; et si le Dannemarck qui leva si généreusement le bouclier, et n'en recueillit que des désastres et de la gloire, eut pu être secondé des autres Puissances, on aurait sans doute vu se fixer le niveau du droit public maritime, que semblaient exiger la raison et les traités.

La Suède forte de sa sagesse, reculée des ora-

ges par sa position, jouissant de notre amitié sans en avoir les dangers, ne prenait aux affaires qu'une part politique; elle s'était abstenue depuis long-tems de fournir son contingent à la *Ligue sacrée;* en paix avec les Russes et les Danois, sa tranquillité ne pouvait être troublée que par l'active ambition des Anglais, et son sort était lié à celui des Puissances du Nord.

Le Dannemarck, notre ami loyal et constant, avait su résister, depuis le commencement de la guerre, aux promesses comme aux menaces de nos ennemis. Dans des tems d'infortune et d'injustice, il n'avait vu que les Français dans le Gouvernement, et les avait secourus; depuis que son affection pouvait avouer également le Gouvernement et les Français, ses services n'en avaient que plus de chaleur : il voyait se former sans les compter, les orages que sa fidélité pour nous lui attirait, et se reposant sur les amis pour lesquels il se dévouait, il se préparait à tout braver.

La Hollande rattachée à nos destinées dans la paix et dans la guerre, avait appris à considérer sans terreur l'Anglais errant sur ses côtes, et satisfaite de voir ses drapeaux unis aux nôtres, elle était prête à cueillir avec nous de nouveaux lauriers.

La Prusse dans son heureuse et sage politique,

après avoir éloigné d'elle les maux de la guerre, jouissait de l'estime de la France, dont elle n'avait été qu'un moment l'ennemie, et de la reconnaissance du Nord de l'Allemagne qu'elle avait préservé par les lignes de neutralité: elle travaillait à organiser une neutralité armée contre l'Angleterre, et cherchait en attendant, de concert avec l'Espagne et les Puissances du Nord, à pacifier du moins le continent.

L'Espagne cultivait notre amitié par de vrais services, par des sacrifices immenses; elle faisait échouer par son courage l'expédition des Anglais sur le Ferrol, et se préparait, en secondant nos projets contre le Portugal, à contraindre cette Puissance à fermer ses ports aux Anglais.

La Cour de Naples continuait ses persécutions en haine de la France, dont elle redoutait les principes; elle cherchait à détourner l'Empereur de la paix; le Roi de Sardaigne, par ses conseils, agitait le Piémont; Naples soutenait les troubles causés dans le Ferrarais et la Toscane, par cette levée de rebelles qui s'étaient armés contre les Français, et qu'appuyait une flotte anglaise devant Livourne.

Le sort de la Ligurie n'était point décidé; la constance et le dévouement des Génois, secondant le courage de la garnison pendant un des siéges les plus mémorables que l'Histoire pré-

tente, avaient montré combien on pouvait compter sur leur fidélité.

Le Trône pontifical, qu'un vainqueur habile et prévoyant n'avait jamais voulu détruire, venait de se relever, et les principes du Gouvernement français, devenus favorables aux idées religieuses, ralliaient à lui dans ces contrées, tous les cœurs dont ces idées font le charme et l'espérance.

La République cisalpine, deux fois notre ouvrage, s'était vue délivrée par le retour des Français du système d'oppression du Gouvernement autrichien; ses légions aguerries marchaient en ligne avec les nôtres, et secondées de quelques milliers de ces braves Polonais, qui, n'ayant plus de patrie, s'en sont fait une sous nos étendards, elles ont toujours su trouver une part à la gloire, comme un droit à la reconnaissance nationale.

L'Helvétie, le sommet de l'ancien continent, et le nœud des trois plus grands États de l'Europe, voyait sans alarmes les Français occuper son pays, ou le traverser pour aller combattre ses antiques ennemis : les malheurs de la guerre n'avaient point altéré son caractère hospitalier, et elle nous offrait avec empressement les faibles ressources d'un territoire couvert en grande partie de neiges et de glaces éternelles, et de rochers arides.

Vienne n'avait point cessé d'être le centre des mouvemens politiques des Anglais. C'est-là que ces fiers insulaires préparaient les coups mortels qu'ils prétendaient nous porter sur le continent; c'est à Vienne que les millions sterlings votaient la guerre, tandis que le peuple presqu'en tumulte, la rejettait. La paix y était le vœu public ; mais le Gouvernement qui la demandait, ne la voulait point. Ce même Gouvernement s'engageait avec l'Angleterre, le 1.er Messidor, à continuer la guerre ; et le 26 du même mois, il concluait avec la France un armistice général, ce qui ne l'empêchait pas de fomenter l'insurrection du Ferrarais et de la Toscane. Quand il avait besoin de tems pour préparer ses moyens, le Cabinet de Vienne négociait ; lorsqu'il fallait signer, on parlait du concours indispensable des Alliés, de ces mêmes Alliés qui soufflaient par-tout le feu de la guerre.

L'Empire, du moins la partie de l'Empire que la ligne de neutralité n'avait pas isolée des évènemens militaires, et celle qui n'était pas, ou conquise par nos armées, ou préservée par des traités, ne secondaient les opérations militaires qu'avec un zèle et des moyens médiocres. En Fructidor, l'Électeur de Bavière mit des troupes sur pied, mais ne les fit point agir ; le Cercle de Souabe fournit son contingent ; et l'Angleterre,

par un traité du 30 Avril 1800 (1), se procure trois mille hommes auprès de l'Archevêque de Mayence, ce qui pouvait former en tout un auxiliaire de vingt-cinq mille hommes. L'Empereur ne tirait ses forces que de ses États héréditaires, et des Pays démembrés de la malheureuse Pologne, ou empiétés sur la Turquie; mais ces Peuples nombreux et aguerris étaient une source presqu'inépuisable de soldats les plus valeureux.

L'Angleterre qui entretenait la guerre avec tant de soins et de dépenses, avait un besoin pressant de la paix; la disette s'y faisait sentir, et le commerce y recevait de funestes atteintes; mais une défiance mal entendue la détournait de ses véritables intérêts. Le Gouvernement activait sans cesse l'animosité nationale contre les Français, pour ne point paraître sourd au vœu public en les combattant. Les efforts du Gouvernement anglais croissaient en raison de la résistance et des succès de la France, et dans l'ivresse que lui donnait l'opinion de ses immenses moyens, il se croyait en état de braver tous les pavillons et de menacer presque toutes les côtes. Mais en décidant l'Empereur à traiter de bonne foi de la paix sans le concours d'un pareil Allié, on iso-

(1) Les chiffres entre des parenthèses indiquent les renvois aux notes et pièces justificatives.

lait l'Angleterre qui devait bientôt être amenée à suivre l'exemple de ce Souverain.

La France, après dix ans d'orages, allait enfin voir renaître ses beaux jours, et poser les fondemens d'un bonheur durable. Le 18 Brumaire avait mis à la tête du Gouvernement un génie sage, régénérateur, entreprenant et habile; réunissant à tout l'art de la guerre toute la science du Cabinet; inspirant à la fois la confiance et l'audace, il se préparait à faire jouir la France d'une gloire sublime, et à la mettre à même de fixer pour long-tems les destinées de ses voisins: l'Italie reconquise par la bataille de Marengo, les Départemens de l'Ouest entièrement pacifiés, des relations politiques d'une haute importance rétablies avec succès, signalèrent les premiers pas de sa nouvelle carrière; mais l'Empereur couvrait l'Allemagne et l'Italie de ses troupes, et l'Angleterre avait des flottes sur toutes les mers; ni l'une ni l'autre de ces Puissances ne voulait consentir à rendre le calme à l'Europe, il fallait donc les contraindre à recevoir cette paix qu'ils refusaient obstinément d'accepter aux conditions les plus raisonnables, et les forcer à tenir les mêmes avantages de la modération et de la générosité du vainqueur. Des efforts si nobles dans leur but furent entravés, à diverses époques, par des suspensions d'armes aux-

quelles le système de modération du nouveau Gouvernement le fit toujours consentir; et l'Europe dût voir, dans sa conduite, son desir constant de faire cesser les maux de l'humanité.

Armistices.

A la fin de l'an VIII, l'impression de la victoire de Marengo s'était refroidie; les négociations qui en avaient été la suite, et que les succès de l'armée du Rhin, interrompus par l'armistice de Partsdorf du 27 Messidor, auraient dû rendre plus pressantes encore, avaient un caractère de langueur ou de subtilité, qui ne prouvait pas de la part de l'Autriche, des intentions très-pacifiques; et cette conduite ajoutait tous les jours au mécontentement de la France. Enfin l'Empereur, que l'impulsion de l'Angleterre ne cessait d'entraîner, ayant refusé de ratifier des Préliminaires de paix, basés sur le traité de Campo-Formio, signés à Paris par son Envoyé M. de Saint-Julien, les armées eurent ordre, le 3 Fructidor, de dénoncer la rupture de l'armistice.

La capitulation de Malthe, qui eut lieu le 18 du même mois, fut pour nos ennemis un encouragement à recommencer la guerre, et pour le Gouvernement français, dont le plus léger revers ne pouvait qu'augmenter la fierté, un motif de plus de combattre. Pour forcer ses ennemis à la

paix qu'ils avaient feint de desirer, il avait rassemblé de nouveaux élémens de victoires. Les hostilités devaient recommencer le 24. L'Empereur s'était rendu en personne à son armée sur l'Inn; mais malgré l'enthousiasme dont il y fut témoin, et les vœux dont il devint l'objet, il fut intimidé de l'ensemble de nos moyens. Soit que l'examen approfondi des siens eut augmenté sa réserve, soit que la crainte de quelque langueur dans l'acquittement du second terme des subsides, l'eut refroidi dans ses projets, il demanda le troisième jour complémentaire an VIII, un nouvel armistice de trente jours, avec quinze d'avertissement, et proposa de céder, pour gages de ses intentions pacifiques, les places de Philisbourg, Ulm et Ingolstadt. Cette cession, spécieuse au premier abord, était plutôt un avantage bien senti pour l'Empereur, qu'un sacrifice; c'était cependant pour le moment un aveu de son infériorité et du désavantage dont il eût été pour lui de commencer la campagne. Rien, en effet, n'était plus imposant que l'attitude de nos armées à cette époque; Brune était à Crémone, Magdonald à Saint-Gall, Moreau sur l'Iser, et Augereau remontait le Mein.

L'armée d'Italie, composée de soixante-douze mille combattans, s'était concentrée sur la Chiese, et donnait, par les hautes vallées de l'Adda et

de l'Oglio, la main à l'armée des Grisons. La nouvelle armée de réserve, ou des Grisons, forte de quinze mille hommes, devant servir, pour ainsi dire, de contre-fort à celle d'Italie, comme l'armée Gallo-Batave à celle du Rhin, s'était portée à marches forcées, à la tête du Tyrol, dont elle menaçait la principale vallée, afin de couvrir d'une part l'aîle droite de l'armée du Rhin marchant sur l'Inn, et seconder de l'autre l'armée d'Italie menaçant la vallée de l'Adige pour ébranler la position de l'ennemi sur le Mincio : ses dispositions étaient faites pour percer à travers ces âpres montagnes, gardées avec soin, sur-tout à la tête des vallées de l'Adda.

L'armée du Rhin, forte de cent douze mille hommes, avait conquis, à l'époque de l'armistice de Partsdorf, la Souabe, presque toute la Franconie et la Bavière. Cet armistice lui avait donné pour limites, la moitié du territoire entre l'Iser et l'Inn, le cours du Danube depuis Vilzhoffen jusqu'à l'Altmühl, cette dernière rivière, la Rednitz et le Mein : les places de Philisbourg, Ulm et Ingolstadt étaient restées bloquées avec la faculté d'être ravitaillées de dix en dix jours. Ainsi l'armée du Rhin était en mesure de passer en combattant, l'Inn et la Salza, et de pénétrer en Autriche; elle se trouvait en ligne au-delà de l'Iser, sa droite en potence, couvrant l'entrée du

Tyrol, soit pour y enfermer les corps Autrichiens qui l'occupaient, soit pour y appuyer les mouvemens de l'armée des Grisons, si elle y faisait des progrès.

L'armée Gallo-Batave, ayant environ dix-sept mille hommes, était le moins en ligne; mais elle sortait de ses cantonnemens, pour remonter le Mein à grandes journées, et seconder par sa droite la gauche de l'armée du Rhin, contenir le haut Palatinat, menacer la Bohême, et faire diversion à l'ennemi qui pouvait tourner la gauche de l'armée du Rhin en passant le Danube à Ratisbonne.

Le nouvel armistice, ou plutôt la prolongation d'armistice convenue à Hohenlinden, et qui, loin de servir à poser les bases de la paix, ne fit que différer pour nous de nouvelles victoires, confirmait la ligne de démarcation fixée par l'armistice du 27 Messidor, avec la modification résultante de la cession de trois Places. Cette ligne était précise pour l'armée du Rhin et des Grisons, et devait s'étendre depuis le Lac de Côme jusqu'à la rive gauche du Rhin; mais elle restait à régler en Italie, d'après la convention de Marengo, à laquelle les Autrichiens avaient porté atteinte aux environs de Ferrare, et à la gauche vers le bas Mein, où les troupes du Général Sainte-Suzanne avaient fait des pro-

grès, dans l'intervalle entre la rupture et le nouvel armistice. Cette dernière partie fut fixée à la rive gauche du Mein et à celle de la Nidda, y compris Francfort. La détermination de la ligne en Italie fut l'objet d'une nouvelle convention, qui eut lieu à Castiglione le 7 Vendémiaire an IX. Il y fut stipulé que les Généraux étant en différend sur la position du Ferrarais, il serait envoyé de suite un courier à l'Empereur, et que, si la réponse n'était pas conforme aux demandes du Général français, il aurait le droit de rompre l'armistice, et de recommencer les hostilités quinze jours après. Quant à la ligne, il fut convenu que l'armée autrichienne occuperait par des postes Ponti, Monzambano, Borghetto et Goito; et l'armée française de son côté Ponté-San-Marco, Calcinato, Montechiaro et Azolo, en laissant entr'elles l'intervalle de la Chiese au Mincio, comme les armées d'Allemagne, celui de l'Iser et de l'Inn.

A la nouvelle de l'armistice, les quatre armées françaises rentrent dans leurs cantonnemens, la droite de l'armée d'Italie s'étendant sur les deux rives du Pô, entre l'Oglio et ce fleuve; et l'aîle gauche, entre Novi sur l'Oglio, et Tirano sur le haut Adda, communiquant par Chiavenne et le Splugen, avec l'armée des Grisons. La réserve occupait depuis Parme jusqu'à Pizzighittone. La

division Rochambeau était sur Milan et les environs.

La cavalerie sur les bords du Serio, de l'Adda, du Lambro et du Pô, de Pavie à Plaisance.

L'armée des Grisons fut établie dans ses cantonnemens, sur trois lignes.

La première ligne comprit celle des postes de la démarcation, et des positions à leur appui, telle qu'elle était occupée par l'armée du Rhin, à l'époque de l'armistice de Partsdorf.

La deuxième ligne, le canton de Glaris, celui de Saint-Gall et la Turgovie.

La troisième ligne, Lucerne, Zugg et Zurich.

L'armée du Rhin, qui s'était portée au-delà de l'Iser, reprit ses cantonnemens, à Cheval sur le Danube, entre la tête du Tyrol et le Mein, ayant sur son front l'Iser et la Rednitz, le centre partageant à peu-près la Bavière du Nord au Sud; elle jetta des garnisons dans Ingolstadt et dans Ulm.

La division Sainte-Suzanne s'étendit dans la Franconie, le long de la Rednitz et de la rive gauche du Mein, et alla joindre dans la Souabe, le Necker, dont elle suivit la droite jusqu'à l'embouchure de l'Ents.

L'armée Gallo-Batave, pour qui l'armistice n'avait point fixé de ligne de démarcation, reprit ses cantonnemens de l'autre côté du Mein,

la droite à la Tauber, la gauche à Mayence.

Avant de faire connaître les opérations de l'armée Gallo-Batave, qui furent souvent gênées par les terrains appartenant à des Puissances neutres, mais que la ligne de neutralité conclue avec le Roi de Prusse, appuyait sur la gauche, il est peut-être intéressant de fixer les idées sur cette ligne, dont les différens tracés ont eu beaucoup d'influence sur les évènemens depuis le commencement de la guerre.

Ligne de neutralité.

Après le 9 Thermidor an II, le Roi de Prusse avait paru vouloir se rapprocher de la France, son ancienne alliée. Des négociations entamées par le Général Mollendorf, auprès de Barthelemy, notre Ambassadeur en Suisse, furent suivies par le Baron de Goltz, qui avait été long-tems Ministre de Prusse en France, et à la mort de ce dernier, par le Baron de Hardenberg.

Le Gouvernement français, sur l'avis des ouvertures du Général Mollendorf, avait envoyé, le 26 Nivose an III, des pleins-pouvoirs à Barthelemy. Les instructions du Baron de Goltz portaient qu'il devait commencer par négocier un armistice et un échange de prisonniers; mais le Ministre de France avait ordre de n'accueillir que des conditions d'une paix positive. La vigueur

des opérations militaires hâta l'issue des négociations, et l'on parvint en très-peu de tems au but que l'on desirait. Cette précipitation était d'autant plus nécessaire, que Frédéric-Guillaume, très-accessible à des idées superstitieuses, entendait murmurer autour de lui, à la mort du Baron de Goltz, que *Dieu venait de briser l'instrument dont le Roi voulait se servir pour faire une paix odieuse.*

Bientôt le Roi de Prusse, par la paix de Bâle, se trouva dégagé d'une coalition dont le but était contraire à la politique de sa maison; mais il avait un intérêt bien plus pressant, celui de prévenir les effets du mécontentement qui se manifestait dans ses États contre une guerre ruineuse, et sur-tout d'arrêter la propagation de principes qu'il regardait comme dangereux.

Il ne suffisait donc pas à Frédéric-Guillaume d'avoir mis fin aux hostilités, il lui importait encore d'établir entre les armées françaises et ses États, une barrière assez forte pour empêcher toutes communications, et c'est-là l'origine de la ligne de neutralité.

Le Roi de Prusse, en se réservant le commandement de l'armée d'observation destinée à faire respecter cette ligne, se rendait en quelque sorte l'arbitre des destinées du Nord de l'Allemagne, dont il préservait les États; il paralysait en même-

tems

tems l'armée du reste de l'Empire. La France déterminée par cet avantage, et par des espérances d'un commerce avantageux dans la Franconie et la basse Allemagne, ne se rendit pas difficile sur la position de la ligne de neutralité, et le tracé en fut consenti par un traité fait à Bâle, le 28 Floréal an III, par Barthelémy et le Ministre Prussien le Baron de Hardenberg.

Cette ligne de neutralité comprenait l'Ostfrise et se prolongeait le long de l'Ems, de l'Aa ou l'Alpha, jusqu'à Munster; delà prenait sa direction à l'ouest jusqu'à la frontière du Duché de Clèves, depuis Isselbourg jusqu'à Magenporst, et remontant le Rhin jusqu'à Duysbourg, longeait la frontière du Comté de Lamark, enclavait le Comté de Sayn, appartenant au Roi de Prusse, passait à Limbourg sur la Lahn, à Höchst sur le Mein, à Eberbach sur le Necker, suivait le cours de ce fleuve jusqu'à Wimpfen, se rapprochait ensuite du Danube de Nordlingen à Pappenheim, et remontant vers Bareuth et Égra, renfermait tout le Comté de Pappenheim, tout le Cercle de Franconie, celui de Haute-Saxe, après avoir longé la Bavière, le haut Palatinat et la Bohême, jusqu'aux frontières de la Silésie.

Le Comté de Sayn, compris le petit District de Bendorf, formant au-dessous d'Ehrenbreis-

rein un échancrement qui s'avançait jusques sur le Rhin, on était convenu que le passage des troupes françaises, autrichiennes et des Cercles de l'Empire, resterait libre sur ce territoire par quatre routes.

Cette ligne de neutralité, dont des considérations politiques, peut-être même un peu de légèreté et d'impatience de terminer de la part du Gouvernement français, n'avaient pas fait suffisamment balancer les résultats, ne fut observée que l'espace d'une année.

Pendant les campagnes de l'an IV, à l'occasion de quelques difficultés de limites, on s'apperçut que cette ligne s'avançant au Midi jusqu'à Nordlingen, et pesant, pour ainsi dire, sur le Danube, resserrait et gênait les opérations des armées de Sambre et Meuse.

Le Roi de Prusse, de son côté, qui s'était d'abord chargé de défendre l'accès de la ligne de neutralité, avait pu sentir qu'il lui était impossible de remplir cet engagement sans s'exposer à redevenir partie belligérante.

Il convenait donc aux deux Gouvernemens d'avoir une autre ligne de neutralité. Caillard, Ministre de France, chargé de la négocier, eut cependant de la peine à déterminer le Cabinet de Berlin, au tracé de cette seconde ligne, qui, s'élevant considérablement dans le Nord de l'Al-

lemagne, y diminuait l'influence du Roi de Prusse, en ôtant à beaucoup d'États la sécurité, qu'ils avaient eue jusqu'alors, de voir éloigner de chez eux le théâtre de la guerre. Néanmoins, après quelques débats, et par une convention du 18 Messidor an IV, ratifiée le 18 Thermidor suivant, la nouvelle ligne fut réglée de la manière suivante.

Cette ligne commençait à la côte d'Holstein, vis-à-vis de l'Ile de Busen, suivait et coupait les Iles qui sont en avant de l'Elbe et du Weser, jusqu'à l'Ile de Borkum qu'elle traversait également, partageait l'Ems, longeait les limites de la République batave, jusques et compris l'enclave d'Arnheim, remontait le Rhin jusqu'à la Roër, au-dessus de Duysbourg, et le cours de cette dernière rivière jusqu'à sa source, passait près de Medebach, allait gagner l'Éder qu'elle ne quittait point jusqu'à son confluent dans la Fulde, remontait aux sources de cette rivière; delà gagnait la frontière du Cercle de Haute-Saxe, qu'elle suivait jusqu'à la Bohême et la Silésie.

On voit que cette ligne rendait aux opérations militaires le pays de Lamark, la Hesse, la Franconie, tout le cours du Mein; par conséquent Francfort, passage important, le nord-est de la Souabe, les pays d'Anspach, de Nuremberg, de Bareuth, &c.

C'est sur ce grand théâtre, si long-temps couvert des lauriers de l'armée de Sambre et Meuse, et témoin d'une seule retraite, que l'armée Gallo-Batave devait, cinq ans après, seconder si puissamment, par son courage et son activité, les efforts de l'armée du Rhin, et concourir avec elle au but si desiré d'une paix glorieuse.

Formation et mouvemens de l'armée à la fin de l'armistice de Partsdorf.

L'ARMÉE Gallo-Batave était forte d'environ dix-sept mille hommes, dont douze mille tirés de l'armée française en Batavie ou des places du Rhin, et cinq mille des troupes du pays aux ordres du Général batave Dumonceau.

Par les articles VII et VIII du traité de La Haye, du 16 Mai 1795, la République des Provinces-Unies devait fournir, si elle en était requise, au Gouvernement français, la moitié des troupes de terre qu'elle aurait sur pied, et il était convenu que ces troupes destinées à agir avec celles de la République, seraient sous les ordres des Généraux français.

Quand le premier Consul vit que le feu de la guerre allait se rallumer du Golfe de Tarente à la Baltique, voulant réunir tous ses moyens, il profita des dispositions du traité de La Haye, et les drapeaux français et bataves, couverts au

Helder des mêmes lauriers, furent prêts à se mêler encore pour obtenir de nouveaux succès.

Lors de la descente des Anglo-Russes sur les côtes de la Nort-Hollande, les Bataves avaient marché aux frontières pour eux-mêmes, il s'agissait de défendre leur territoire d'une invasion; l'amour de la patrie, le sentiment d'un grand intérêt élévant le courage, suppléent dans ces circonstances, à ce que l'on n'a pu acquérir par l'expérience de la guerre, sur-tout, lorsque par la forme d'un Gouvernement, l'esprit militaire se trouve presqu'éteint dans une Nation.

Il serait difficile de douter que, sans la victoire du Helder, le parti qui avait triomphé en Batavie, le 12 Juin 1798, n'eut rendu entièrement ce pays à l'influence de la Prusse, et par conséquent à la domination stathoudérienne, si favorable aux intérêts de l'Angleterre: l'état militaire avili, la flotte séduite, les intelligences renouvellées avec l'Étranger, la hardiesse des orangistes dans leur conduite et leur langage, le manque d'approvisionnemens dans les Places fortes, le dénuement des magasins, la froideur des Gouvernans dans les mesures que prescrivait le danger; la plupart de ces circonstances rappellaient une époque bien remarquable, celle de 1787, où les Puissances qui avaient un intérêt particulier au rétablissement du Sthathouder,

changèrent en un moment, et presque sans effort, la face des affaires dans un pays qu'il était du devoir du Gouvernement français de se ménager, et où il perdit son influence par faiblesse (2).

Le Général Augereau chargé de conduire l'armée Gallo-Batave à la victoire, assura, par ses dispositions, les côtes de la Hollande contre toute entreprise extérieure, et l'intérieur du pays contre les mouvemens que l'esprit de parti aurait pu susciter. Comme ce corps d'armée était destiné à exécuter des opérations régulières, le Général en chef rassembla, dans le mois de Messidor, au camp d'Eyndoven, les divisions qui devaient le former; c'est-là qu'elles achevèrent d'acquérir cet esprit d'ordre et de discipline, cet accord et cette intelligence dans les mouvemens, qui furent si utiles dans la rapide campagne sur le Mein, et qui suppléèrent si avantageusement au nombre.

Quand le Général en chef eut jugé ces divisions assez exercées pour pouvoir s'en promettre les succès qu'il avait droit d'en attendre, elles quittèrent le voisinage de la Meuse, et se rendirent dans les cantonnemens qui leur avaient été assignés sur le Rhin.

L'aîle droite de l'armée de Batavie, prit ses cantonnemens entre le Mein et la Lahn.

La division batave, aux ordres du Général

Dumonceau, occupait sur la Lahn, Weilbourg, Weilmunster, Wetzlar et les environs de Giessen.

La division française, aux ordres du Général Barbou, s'était établie dans les environs de Limbourg, Dietz, Kirberg et Camberg.

La réserve de cavalerie, aux ordres du Général Treilhard, occupait les villages d'Istein et d'Epstein, et le parc de réserve française et batave était établi sur la Lahn, entre Dietz et Limbourg.

Le 16 Fructidor, la division batave dirigea sa marche sur la Nidda, et s'y établit de Wilbel, à Fridberg, en occupant les villages intermédiaires d'Orthewiel et de Ob-Rosbach. Le même jour, cette division prit une position en arrière, dont la droite était appuyée à Ober-Ursel, et la gauche à Kleeberg, en occupant Anspach, Usingen et Boderod.

Pendant que le Général Dumonceau prenait la première ligne, indiquée ci-dessus, le Général Barbou, avec sa division, s'étendait du confluent de la Nidda à Wiskirchen. Cette même division prit pour seconde ligne l'étendue comprise entre Höchst, au confluent de la Nidda, où se trouvait le quartier-général, Schwalback & Cronenbourg.

Vers la fin de l'armistice de Partsdorf, la division du Général Souham, qui faisait partie du

corps de l'armée du Rhin commandé par le Général Sainte-Suzanne, ayant quitté la ville de Francfort, le Général en chef la fit occuper par la quarante-neuvième demi-brigade, le quatrième de dragons et une compagnie d'artillerie légère faisant partie de la division du Général Barbou; ce Général avait à Mayence le reste de sa division, composée de la quatre-vingt-dix-huitième demi-brigade.

Mayence, ville de guerre, avec un pont de bateaux sur le Rhin, un arsenal de construction et des approvisionnemens de siége; Mayence, point de départ de la ligne d'opérations, était le dépôt principal de l'armée. Le Général commandant l'artillerie dans cette ville, eut sous ses ordres toute l'artillerie du bas Rhin qui dépendait de l'armée de Batavie; cette mesure inspira la plus grande sécurité sur les dispositions défensives des places et sur les approvisionnemens qu'elles pouvaient fournir, et que l'armée serait dans le cas de réclamer.

Francfort, ville impériale, d'un commerce immense à cause de la navigation du Mein, et des différentes routes qui la traversent, occupe les deux rives du Mein, par le faubourg de Saxenhausen qui couvre un beau pont de pierre; son enceinte munie de bastions terrassés et revêtus, la met à l'abri des premières tentatives,

mais ne la rend susceptible que d'une bien faible défense : outre les ressources que Francfort est dans le cas de fournir à une armée, elle est essentielle à occuper à cause de son pont.

Le Mein qui prend sa source vers les frontières de la Bohême, est flottable dans sa partie supérieure, et navigable depuis Rollach. Il coule au pied des montagnes qui forment son bassin au Nord, ce qui rend généralement sa rive droite plus élevée et plus abrupte que sa rive gauche. Lorsqu'il est resserré et pressé par les contreforts des montagnes noires, et par ceux du Vogelsberg, son bassin est très-profond ; il forme alors les grands coudes, dont Miltemberg & Ochensfurth occupent le fond, Hanau, Gemunden et Schweinfurt les ouvertures supérieures ; il se termine enfin dans la trouée comprise entre l'extrêmité des montagnes noires et celles de la Wétéravie : ses affluens de la rive gauche conduisent au Danube et au Necker ; en suivant ceux de la rive droite, on s'élève dans le pays de Fulde et aux frontières de la Haute-Saxe (3).

Le 22 Fructidor, la division du Général Dumonceau fut prendre position entre la Nidda et le Mein, sa gauche à Lindheim et sa droite à Hanau. Le même jour, le Général Barbou occupa, avec sa division, la rive gauche du Mein, entre Hanau et Gellen-Hausen. Un pont de

bateaux fut jetté sur le Mein à Ob-Steineim, au-dessous de Hanau, pour établir la communication des deux divisions; les bateaux et les agrès avaient été tirés de Francfort. Hanau, comme pays neutre, ne put être occupé : cette ville à six cents mètres du Mein, et située sur la petite rivière de Kintz qui fournit à l'eau de ses fossés, n'a qu'une mauvaise enceinte bastionnée avec quelques ouvrages extérieurs, et ne serait pas susceptible d'une grande défense.

La réserve de cavalerie batave s'avança jusqu'à Bonamas, et la réserve d'artillerie française fut portée à Soden et à Rodelheim. La réserve d'artillerie batave fut évacuée sur Mayence : l'artillerie batave ne fut d'aucun secours pendant cette campagne; l'administration du matériel de l'arme, et celle des équipages se trouvaient livrées à un Entrepreneur général qui n'était ni homme de l'art ni militaire; l'entretien, les radoubs se faisaient également par entreprise : un pareil mode d'administration n'avait pu fournir que des moyens entièrement défectueux, et qui devinrent nuls lorsqu'on voulût les employer.

Le 24, le quartier-général fut transféré à Offenbach. Sur l'avis que M. le Baron d'Albini, commandant les troupes mayençaises à la solde de l'Angleterre, avait évacué Aschaffenbourg, le Général en chef le fit occuper, et s'y rendit lui-

même le 24 au matin; il ordonna de suite au Général Barbou, d'aller prendre position sur le Mein en avant d'Aschaffenbourg, sa droite à l'abbaye de Triffestein, sa gauche à Lohr; la difficulté de subsister dans cette position obligea ce Général d'étendre sa droite jusqu'à Miltemberg. Toutes les Cartes du pays donnent de fausses indications; les endroits marqués comme des villages ne sont que des maisons de chasseurs ou des huttes de paysans.

La division batave s'avança dans la direction de la division française, sa droite appuyée à Grumethal, sa gauche à Salmunster.

La réserve de cavalerie batave se porta de Bonamas à Gelen-Hausen, et la réserve d'artillerie française, vis-à-vis d'Aschaffenbourg, près du village de Leyder. Le pont de bateaux d'Obsteinheim fut remonté, et mis en réserve sous Aschaffenbourg. Le Général en chef fit occuper Gemund par un bataillon; il jetta la division du Général Dumonceau dans la vallée de la Sinn, et fit avancer la réserve de cavalerie batave à Salmunster.

Le pays compris entre Aschaffenbourg et Lohr fait partie de la forêt du Spessart; il est extrêmement boisé et ne produit que quelque peu de seigle. Ce pays est sur le pendant des eaux du Vogelsberg, plateau situé aux sources de la

Fulde, de l'Olhm, de la Nidda et de la Kintzig. La sommité du plateau de Vogelsberg est la tête Oberwald. Les contre-forts qui s'en détachent, séparent les eaux qu'elle fournit, et dont la plupart sont des affluens du Mein et du Weser. On trouve encore sur le flanc méridional de ces montagnes, des vestiges d'une ancienne ligne des Romains, connue sous le nom *de Polgraben* : la main du laboureur l'a détruite dans des lieux cultivés, mais on suit encore ses traces dans les bois ; elle conduisait au centre du Vogelsberg.

Tels avaient été les mouvemens de l'armée Gallo-Batave, pendant le mois de Fructidor, à la fin de l'armistice de Partsdorf ; et telle était la position qu'elle occupait, lorsque l'armistice d'Hohenlinden lui fit reprendre ses cantonnemens sur la rive gauche du Mein. Le Général en chef s'était attaché, par une grande surveillance, par l'ordre et la régularité dans les distributions, à ménager les ressources que pouvait encore fournir un pays âpre, stérile et d'ailleurs écrasé par une guerre de plusieurs années ; il adoucit, autant qu'il était en son pouvoir, le sort des habitans(4).

Reprise des hostilités ; investissement de Wurtzbourg ; combat de Bourg-Éberach.

Par suite des conditions de l'armistice d'Hohenlinden, l'armée Gallo-Batave ayant aban-

donné ses positions sur la rive droite du Mein jusqu'à la Nidda, Aschaffenbourg fut occupé de nouveau par M. d'Albini. La division Barbou fut portée sur la Tauber, ou cantonnée sur la rive gauche du Mein. La division batave prit position en arrière, jusqu'auprès de Mayence; le parc d'artillerie fut établi à Seligenstadt, et le quartier-général à Offenbach. La division batave laissa un bataillon de chasseurs et deux escadrons de hussards à Gross-Ostheim, vis-à-vis d'Aschaffenbourg, pour en observer le pont, où il y avait une grand'garde de part et d'autre.

Au moment de la reprise des hostilités, les deux divisions ci-dessus furent renforcées de sept bataillons et de trois cents chevaux, que l'on tira des garnisons de l'intérieur, et l'on forma trois divisions, dont l'une fut donnée au Général Duhesme, qui, ayant reçu des lettres de service pour l'armée, venait d'y arriver.

Ces trois divisions étaient ainsi composées :

1.re DIVISION.

29.e légère. . . . . 2 bataillons.
21.e de ligne. . . . . 2 bataillons.
98.e de ligne. . . . . 3 bataillons.
16.e régiment de dragons (trois cents chevaux).
1.re compagnie d'artillerie légère batave.

2.me DIVISION.

Sous les ordres du Général Barbou,

11.e légère. . . . . 3 bataillons.

49.e de ligne. . . . . 3 bataillons.

4 régimens de dragons (cinq cents chevaux).

2 compagnies d'artillerie française, dont l'une légère et l'autre à pied.

DIVISION BATAVE.

Sous les ordres du Lieutenant-général batave Dumonçeau,

Neuf bataillons d'infanterie, y compris des grenadiers (ces bataillons étaient très-faibles).

Deux escadrons de hussards.

Les quatre escadrons de cavalerie et dragons bataves, formèrent une réserve sous les ordres du Général de brigade Treillard.

Le Général Simbschen, commandant les troupes de Sa Majesté impériale et royale, avait ses forces depuis Forcheim jusqu'à Schweinfurt, où était son quartier général; et M. d'Albini devait couvrir le débouché d'Aschaffenbourg, avec deux mille mayençais. . . . .

La cessation de l'armistice d'Hohenlinden, ayant été dénoncée aux Généraux ennemis le 18 Brumaire, à quatre heures du soir, les hostilités devaient recommencer le 3 Frimaire à la même heure. Ces alternatives d'armistices et

d'annonces de reprises d'hostilités n'avaient fait qu'enflammer l'ardeur du soldat.

Le Général en chef fit connaître à son armée, que l'intention du Premier Consul était, en frappant un coup décisif, d'arrêter enfin le fléau de la guerre et de faire cesser les maux de l'humanité. Les troupes acceptèrent avec joie l'augure du succès, et attendirent avec impatience l'occasion de voir l'ennemi. Ce moment ne tarda pas d'arriver.

Le Baron d'Albini, craignant d'être forcé dans Aschaffenbourg et voulant couvrir sa retraite, fit attaquer à quatre heures précises par une multitude de mayençais, le poste d'infanterie batave qui gardait la tête du pont d'Aschaffenbourg. Ce poste fit bonne contenance, et fut soutenu par le Colonel batave Collaert, qui chargea trois fois de suite avec ses hussards les troupes d'Albini, et les renvoya dans la ville. Ce brave militaire reçut deux coups de feu, dont l'un le blessa grièvement. L'Officier qui commandait au pont d'Aschaffenbourg se conduisit avec intrépidité; les chasseurs bataves sous ses ordres, montrèrent la plus grande bravoure. Le Général en chef présumant que les blessures du Colonel Collaert, entraîneraient un traitement long et dispendieux, lui fit offrir des secours : *l'approbation de ma conduite par le Général en chef, son estime, voilà,*

répondit-il, *de toutes les gratifications la plus belle.*

Le Général en chef fit poursuivre le Général d'Albini, par un parti de cavalerie, en donnant l'ordre au Capitaine Larrieu qui le commandait, de faire des courses dans le pays et de jetter par-tout l'alarme.

Le lendemain, on avait pris position en avant d'Aschaffenbourg, et la ville fut occupée.

Aschaffenbourg, ville fermée, a un pont de pierre sur le Mein, elle domine le pont et la vaste plaine qui est en avant; mais elle est dominée dans la partie opposée : Aschaffenbourg sera toujours un point intéressant comme débouché de grandes communications.

L'armée qui avait quitté les cantonnemens qu'elle occupait sur le bas Mein, la Nidda et la Tauber, s'était mise en marche pour se porter sur Wurtzbourg et Schweinfurt.

Dans la nuit du 4 au 5 Frimaire, le Général Barbou, avec sa division, passa le Mein à Langfurt, au-dessous de l'abbaye de Triffestein, et se dirigea sur Schweinfurt. A Triffestein, le terrain commande la rive opposée, l'endroit est assez favorable pour l'établissement d'un pont, les bords du Mein sont bien déterminés; mais les abords du pont sont moins aisés que les débouchés du côté de Langfurt, qui présentent en avant un assez grand espace, où les colonnes peuvent se développer.

Le

Le Général Barbou arriva le 5 à Lohr, que l'ennemi avait évacué, et il poussa jusqu'à Gemunden : Lohr n'est pas un poste tenable, il est par-tout dominé, et on peut le tourner avec facilité.

De Lohr à Gemunden, on côtoye en remontant la droite du Mein; la route est tracée au pied des montagnes qui tombent presqu'à pic sur la rivière; les ravins, les chemins creux y sont multipliés, et offrent d'excellens postes pour les troupes légères. L'ennemi avait eu deux jours auparavant, entre Lohr et Gemunden, dans les villages de Nantebach, Nenedorf et Lange-Procelden, un escadron de Blankenstein et quelques chasseurs Mayençais qui avaient eu ordre de se retirer derrière la Sinn, petite rivière guéable presque dans tout son cours.

Gemunden présente une belle position, que le Mein appuye à sa gauche, et que le confluent de la Sinn et de la Saal couvre en avant, tandis qu'en arrière sur la droite, l'extrémité des contreforts qui séparent la Saal du Mein, offre un point de défense très-avantageux, quelle que soit celle des deux rivières que l'on passe pour attaquer de front, ou pour tourner Gemunden.

Le Général Duhesme, avec sa division, avait remonté la rive gauche du Mein, et s'était établi à Lohr.

Les deux Généraux marchèrent de suite sur Schweinfurt, ne formant qu'une seule colonne; ils franchirent le contrefort coupé de ravins et de bois qui sépare les deux branches du Mein, dont les extrémités en se réunissant, forment le coude d'Oschenfurth au-dessus de Wurtzbourg.

Le Général Duhesme détacha un parti de flanqueurs, qui se porta sur Hamelbourg et Killing, pour observer les mouvemens de M. d'Albini, et laissa de faibles garnisons dans Lohr et Gemunden.

L'avant-garde de la division Barbou arriva le 7 à Schweinfurt; mais l'ennemi prévenu de nos mouvemens, avait évacué la veille cette ville.

Schweinfurt, placée au coude que forme le Mein de Bamberg à Kitzingen, a deux ponts sur cette rivière; le Mein y coule avec rapidité, son lit est très-profond et ses bords escarpés. Schweinfurt est fermée d'une enceinte terrassée, à demi-revêtement, mais dans un mauvais état; en rétablissant les ouvrages, cette position pourrait servir de point d'appui aux opérations d'une campagne.

Les partis envoyés par le Général Duhesme, lui rapportèrent que M. d'Albini avait passé par Bruckenau, et prenait la route de Fulde; c'est-à

cette marche que M. d'Albini borna toutes les opérations de la campagne.

Pendant que les Généraux Duhesme et Barbou marchaient sur Schweinfurt, le Général en chef, dans le dessein de seconder leur mouvement, ordonna à l'Adjudant-commandant Deverrine, de passer avec la quatre-vingt-dix-huitième et le seizième régiment de dragons, les deux bras du Mein, au-dessus du coude de Wurtzbourg, sur les bacs de Closter-Zell et de Fahr, de se porter à Géroldshoffen, et de tacher d'inquiéter dans sa retraite la partie du corps de Simbschen qui n'avait pas tenu dans la position de Schweinfurt.

Le Lieutenant-général Dumonceau, avec la division batave, étoit parti de Wertheim et marchait sur Wurtzbourg; il arriva devant cette place pour en faire l'investissement, qui fut effectué le 8, avec perte de quelques tirailleurs de part et d'autre. Le couvent d'Himmelspfort fut le seul point qui offrit une résistance assez vive; l'ennemi tenait ferme derrière son mur de clôture qu'il avait crénelé. Une pièce de huit et un obusier que le Général en chef fit avancer, le déterminèrent à ne point attendre d'être forcé à la bayonnette; il se retira dans le château, et on lui fit quelques prisonniers.

Le Général d'Allaglio, comandant pour sa Majesté impériale et royale, sommé de rendre la

place de Wurtzbourg et le château de Marienberg, proposa de rendre la place; elle fût remise le 9.

D'après les principaux articles de la capitulation, le pont du Mein devait servir de séparation entre les postes; on ne pouvait tirer ni de la ville sur le château, ni du château sur la ville; il n'étai permis de rien changer aux ouvrages du quartier du Mein; ce quartier ne pouvait être attaqué par eau; la navigation sur le Mein était libre, mais les bateaux ne pouvaient passer que dans le jour (5).

Les fortifications de Wurtzbourg consistent en une enceinte bastionnée, très-bien revêtue, mais sans ouvrages avancés, sans chemin couvert, et tellement dominée de toutes parts qu'il est presqu'impossible d'en rien faire d'utile; elle ne pourrait servir que dans une circonstance difficile, où l'on se verrait obligé de calculer quatre à cinq jours de résistance, pour une armée qui serait forcée de se retirer.

Le Général en chef laissa le Général Dumonceau devant le château de Marienberg pour en faire le blocus. L'occupation de la ville de Wurtzbourg et l'étranglement occasionné par les deux coudes que forme le Mein, immédiatement au-dessous de la ville et auprès de Closter-Zell, rendent très-facile l'investissement de la

ville et du château; les hauteurs qui dominent tout autour permettent même de le resserrer et procurent des points d'appui contre les sorties, en établissant des batteries fermées, propres à contenir de l'infanterie, sur les crêtes des montagnes d'Hexenbruck et de Saint-Nicolas qui sont séparées par le ravin d'Hocberg.

Pendant que le Général en chef Augereau formait l'investissement de Wurtzbourg, le Général Moreau l'informa, par un courier extraordinaire, qu'il avait l'avis certain que le corps de Klenau se rassemblait à Neumarck, et qu'il devait être renforcé d'une partie des troupes de Merfeld.

Le Général en chef voulant avoir des nouvelles positives de l'ennemi, avait ordonné au Général Barbou d'envoyer une forte reconnaissance le long du Mein, sur la route de Schweinfurt à Bamberg; ce Général détacha, pour cet effet, son avant-garde sous les ordres du Chef de brigade Watier.

Un seul chemin de trente à quarante pieds, taillé dans le roc, conduit de Schweinfurt à Maynberg, tandis que sur la rive opposée, on apperçoit une plaine immense. Maynberg est situé à mi-côte, et dans une mauvaise position. L'ennemi poussa quelques partis sur ce point; il avait fait occuper par ses hussards la petite ville

d'Hasfurth ; le pays coupé qui est en avant pouvait être favorable à l'ennemi, mais la vaste plaine qu'on trouve au-delà de la ville et les montagnes en pente douce qui règnent à sa gauche, ne lui auraient permis d'y prendre position qu'avec des forces considérables. Le Mein coule en droite ligne d'Hasfurth à Eltman, et les montagnes qui bordent l'autre côté de la plaine s'escarpent et se prolongent circulairement jusqu'à ce dernier endroit. Watier s'avance avec trois cents chasseurs à pied de la onzième, et trente dragons du quatrième ; les trente dragons font reculer toutes les patrouilles, et il apperçoit en bataille, au bourg de Zeil, une cinquantaine de hussards de Blankenstein, qu'il charge avec vigueur, et met en fuite. Les prisonniers qu'il fit lui apprirent que l'ennemi tenait à Eltman, où il avait ses forces ; à Zeil, où il avait un poste ; et il vit bien que ce n'était qu'un parti pour couvrir Bamberg par ce point. Proascha, Colonel de Blankenstein, était à Bamberg où il commandait les avant-postes ; il avait détaché à Eltman le Capitaine Steinhoffen, partisan estimé, avec un escadron de son corps, deux cents chasseurs et deux pièces de cinq.

Les reconnoissances que le Général en chef avait en outre envoyées sur la route de Dettelbach à Bamberg, et les avis qu'il s'était procu-

rés, lui apprirent que l'ennemi, après avoir rallié ses cantonnemens en deçà de la Rednitz, avait réuni douze à treize mille hommes en avant de Bamberg dans la position de Bourg-Éberach. Résolu de marcher à lui pour le battre et le pousser au-delà de la Rednitz, le Général en chef rassembla les deux divisions à Geroldshoffen, et il ordonna au Général Barbou de faire flanquer la gauche de l'armée. L'avant-garde de ce Général passa le Mein le 11, bivouaqua à Geroldshoffen, et en partit le 12, pour remplir cette destination, en se dirigeant, par des chemins affreux, vers Lisberg, situé sur la route d'Eltman à Bourg-Éberach.

Le 11, les deux divisions se mirent en mouvement; l'avant-garde, sous les ordres de l'Adjudant-commandant Deverrine, rencontra à Closter-Éberach un parti considérable de hussards de Blankenstein, qui fut repoussé avec perte : la route de Geroldshoffen est pratiquée dans un vallon peu ouvert, et fortement boisé.

Le 12, vers deux heures, la division d'avant-garde fut en présence. L'ennemi appuyé à la route de Bamberg, couvrait celle de Bamberg à Hochstadt établie sur le plateau dont le versant tombe sur la Rednitz; il occupait sur son front le village de Bourg-Éberach et les deux premières hauteurs qui le dominent. Il avait plusieurs bou-

ches à feu sur le front de la deuxième position ; la crète principale ne paraissait point occupée. Le Lieutenant-général Duhesme, qui avait fait les premières dispositions avec beaucoup d'intelligence, était parvenu à chasser l'ennemi du village et de sa première position.

L'ennemi tenait ferme dans la seconde et canonnait avec force. Le Général en chef Augereau ordonna à la vingt-unième de ligne et à une partie de la cavalerie batave de tourner, à la faveur d'un bois, la gauche de l'ennemi, en couronnant la hauteur principale ; au Général Treillard, avec sa réserve de cavalerie, de se porter sur la route de Bamberg, et à l'Adjudant-commandant Deverrine, d'attaquer l'ennemi de front. Malgré ces mouvemens, l'ennemi résistait avec opiniâtreté, lorsque le jeune et brave Deverrine, entraîné par cette valeur brillante qui décide les succès, chargea à la tête des Carabiniers de la vingt-neuvième légère, et força la position. Mais soutenu par une cavalerie nombreuse, l'ennemi se retira en bon ordre. La vingt-neuvième légère, qui se distingua dans cette journée, ne cessa de le harceler, lui tua et lui blessa beaucoup de monde.

L'Adjudant-commandant Deverrine fut atteint de plusieurs coups de feu, dont un était mortel. Capitaine de grenadiers à dix-sept ans,

formé dans les champs de bataille de l'armée d'Italie, pendant les années IV et V, il vit la mort en brave. Il disait aux carabiniers qui se pressaient autour de lui, et qui lui donnaient ces témoignages d'intérêt fruits d'une bonne renommée : *mes amis, il est bien glorieux de mourir au champ d'honneur.* Deverrine, mort depuis de ses blessures, fut enterré par ordre du Général en chef, à la même place où il avait reçu le coup mortel; il fut porté par les carabiniers de la vingt-neuvième à la tête desquels il avait chargé.

L'ennemi fut poursuivi jusqu'à la fin du jour, et perdit plus d'une lieue de terrain; il profita de l'obscurité de la nuit, et de l'avantage d'un pays coupé et difficile, pour se retirer par sa gauche sur Pomersfelden, où le Général Barbou eut ordre de le suivre. Ce Général rencontra effectivement son arrière-garde le 13, l'attaqua et la força à se replier. L'ennemi se retira sur Forcheim, en passant la petite rivière d'Aisch, au village d'Aisch dont il rompit le pont.

Deux fois dans le courant de la dernière guerre, les armées français ont pénétré dans la Franconie, et ont rejetté l'ennemi vers les frontières de Bohême. En comparant les opérations militaires de 1796 avec celles de 1800, on voit que les Généraux autrichiens avaient le même

plan. Simbschen fit à peu-près sa retraite comme Wartensleben. Celui-ci, tout en se retirant d'une manière assez brusque, se contentait de faire défendre quelques points, comme Bourg-Ébe-rach, Pommerfelden, etc. par le Général Krai qui était le meilleur partisan de son armée; les petites affaires qui s'engageaient, rallentissaient l'ardeur de la marche des français, et donnaient à Wartensleben le tems de faire filer une partie de ses magasins : Simbschen chargea Proascha, partisan du premier mérite, de soutenir à peu-près les mêmes points, et fit, comme Wartens-leben, sa retraite par le haut Palatinat; il aurait pu se diriger par Bamberg vers Égra.

Si le Général en chef avait eu une réserve, il l'aurait placée à Bourg-Vinnum, soit pour y servir de point d'appui en cas de malheur, soit pour se porter sur Pommersfelden, et tâcher d'y couper l'ennemi dans sa retraite par Forcheim vers le haut Palatinat. Simbschen fut indécis un moment s'il se retirerait par Bamberg ou par Forcheim; il prit le dernier parti, et c'était le meilleur, puisqu'en s'établissant dans la gorge d'Herspruck, il se rapprochait des levées du Palatinat, et du corps de Klenau, posté entre Neumarck et Ratisbonne; il se trouvait d'ailleurs en mesure de tomber sur notre flanc, si nous eussions eu l'imprudence de nous porter sur Égra.

Il paraît, d'après ce que nous avons appris depuis, que Simbschen tint moins ferme dans sa position de Bourg-Éberach, parce qu'il crut être attaqué par toutes les forces réunies du Général Augereau. L'avant-garde était déjà aux prises, lorsque le Général en chef se rendit en toute hâte sur le champ de bataille, et avant que ses divisions fussent arrivées; un partisan posté dans les bois qui dominent Bourg-Vinnnm, vit passer le quartier-général, et fut en rendre compte à Simbschen; celui-ci ne douta point que le corps de bataille ne fut très-près, et croyant nos forces de beaucoup supérieures, il ne disputa point le terrain avec la même vigueur qu'il l'eût sans doute fait, s'il eut mieux connu le nombre de nos troupes.

Dispositians après le combat de Bourg-Éberach.

Après le combat de Bourg-Éberach, l'armée Gallo-Batave prit position derrière la Rednitz, le centre à Forcheim, la droite pliée vers Neustatt pour couvrir la communication de Kitzingen et le blocus de Wurtzbourg. Le Général Duhesme entra dans Bamberg, et le Général Barbou eut ordre de pousser des partis vers Nuremberg.

Lorsqu'on eut reçu la nouvelle des succès d'Hohenlinden, la droite de l'armée fut rappro-

chée de la Rednitz, et l'on occupa Nuremberg comme tête de pont.

Le Général en chef donna les ordres nécessaires pour que Schweinfurt et Kitzingen, placés aux extrêmités du même bras du Mein, et qui ont des communications sûres par des ponts de pierre, pussent servir de points d'appui dans ses mouvemens. Il porta un corps de flanqueurs à Oschenfurth qui a également un pont de pierre sur le Mein. Ce corps établi entre Kitzingen et Wurtzbourg, avait pour objet d'éclairer les partis de l'ennemi, et de tâcher d'avoir des nouvelles de la gauche de l'armée du Rhin.

Le parc d'artillerie de campagne fut établi à Kitzingen, et l'ambulance à Wertheim. Outre les communications existantes, le Général en chef fit construire des ponts de bateaux à Closter-Zell, à Langfurth et à Wertheim, et il ordonna quelques dispositions pour réduire le fort ou château de Marienberg.

Ce fort est séparé de Wurtzbourg par le Mein; un pont de pierre de douze arches leur sert de communication. Il est situé à l'extrêmité du contre-fort qui se détache de la montagne d'Hexenbrouch, et qui est resserré par le coude que forme le Mein à Closter-Zell. Ce château domine le Mein et la ville, mais il est lui-même dominé par la partie supérieure de la montagne, dont il

est séparé par une inflexion de la crête, ce qui lui donne tout autour un commandement sur le terrain des attaques. Il règne un escarpement considérable du côté du ravin d'Hochberg, situé entre le couvent des capucins et le château.

Les fortifications de Marienberg consistent en une enceinte qui couronne la hauteur, et une enveloppe qui prend des revers et descend jusqu'à la rivière où elle enferme une espèce de faubourg qu'on appelle le *Quartier du Mein.* Ses ouvrages petits et mal tracés sont pourtant très-bien communiqués. Le château de Marienberg a une citerne et un puits de près de trois cents pieds de profondeur, continuellement entretenu par les transpirations de la rivière. De vastes souterrains à l'abri de la bombe, lui procurent du logement pour deux mille cinq cents hommes, et des magasins capables de contenir des vivres et des munitions pour cinq mois (6).

Le tracé de Marienberg suit la forme du terrain; sa figure est celle d'un trapèze allongé. Le front du midi est très-irrégulier, il bat le revers de la montagne Saint-Nicolas qui lui est opposée, et voit dans le ravin de Hochberg. La tour des Machicoulis, construite au bas de l'escarpement, donne des feux dans le vallon.

Le front de l'est parallèle au Mein, commande la ville; il n'était point terrassé.

Le front du nord est plus irrégulier que le précédent ; il n'était qu'en partie terrassé.

Le front de l'ouest, dit le front d'attaque, est composé d'ouvrages petits et étranglés à leur gorge, dont les faces sont très-courtes. L'ennemi avait garni ce front de traverses hautes et épaisses pour se garantir d'être pris à dos et d'écharpe par les feux de la montagne Saint-Nicolas.

Au bas de la première enceinte se trouve sur le revers de l'escarpement, une seconde enveloppe qui présente du côté de la ville des fronts très-irréguliers. Les bastions Saint-Sébastien et Saint-Michel flanquent le revers de la montagne et donnent des feux dans la plaine d'Himmelspfort qui se prolonge entre la montage d'Hexenbrouch et le Mein. Telle est en substance la disposition des ouvrages du fort de Marienberg. Ce fort était défendu par deux mille cinq cents hommes de troupes réglées, commandées par le vieux Général d'Allaglio. Le Général en chef n'ayant qu'environ quatre mille bataves à laisser devant Wurtzbourg, jugea qu'il ne pouvait point entreprendre un siége en règle ; il se contenta de resserrer le blocus du château, de l'appuyer par quatre batteries et de faire une espèce de simulacre d'attaque pour pouvoir mettre le Général d'Allaglio dans le cas de se rendre. Les batteries furent établies, celle de droite contre

le front du midi, sur le plateau de la montagne Saint-Nicolas, au-dessus du couvent des capucins; celle du centre, sur les revers du même plateau; celle de gauche, à la naissance de l'inflexion du contre-fort d'Hexenbrouch, elle était dirigée contre le front de l'ouest, et battait la chaussée de Mergentheim; et enfin la batterie en avant du Bourg-de-Zell barrait la chaussée d'Aschaffenbourg, et était principalement dirigée contre les sorties. On ne fit aucun dispositif pour l'ouverture de la tranchée. La terre couverte de neiges et de glaces rendait sur les hauteurs, l'approvisionnement des batteries difficile, et un brouillard presque continuel, le tir des bouches à feu très-incertain.

L'ennemi ne fit, pendant l'attaque de Wurtsbourg, que deux entreprises un peu remarquables contre les troupes du blocus. Le 14 Frimaire, une sortie se dirigea sur le poste du couvent d'Himmelspfort, où était un détachement de chasseurs bataves du deuxième bataillon. Après une heure de combat, l'ennemi força les chasseurs à se replier sur leur grand'garde; mais le Général Dumonceau fit avancer au pas de charge la compagnie de grenadiers du troisième bataillon de la sixième demi-brigade, qui exécuta l'ordre avec tant d'audace et de précision qu'elle culbuta l'ennemi, et le força à rentrer en dé-

sordre dans ses retranchemens. On lui tua et blessa beaucoup de monde, et on lui fit quelques prisonniers.

Le 6 Nivose, l'ennemi fit à cinq heures du matin, une autre sortie vigoureuse sur plusieurs points; il parvint à dépasser la ligne des batteries : la fusillade dura deux heures avec un acharnement incroyable de part et d'autre, mais il finit par être repoussé avec une perte considérable. On lui fit quarante prisonniers, parmi lesquels plusieurs Officiers. La division Dumonceau éprouva la même perte en prisonniers; elle eut en outre cinq hommes de tués, et quatre-vingts de blessés. A sept heures les postes étaient repris.

Les diverses sommations faites au Général d'Allaglio, ne servirent qu'à prouver qu'il était dans la ferme résolution de conserver en homme d'honneur le poste qui lui était confié : Marienberg fut remis depuis à l'armée Gallo-Batave, en conséquence de l'armistice de Steyers.

La bataille d'Hohenlinden et le combat de Bourg-Éberach, avaient eu lieu le même jour, 12 Frimaire, à l'armée du Rhin et à l'armée Gallo-Batave, et nous fumes quelque temps sans connaître la position de l'aîle gauche de l'armée du Rhin. Le 23, le Général de brigade Levasseur, commandant les flanqueurs de cette aîle, informa

informa le Général en chef, par une lettre du 21 Frimaire, datée de son quartier-général de Neubourg, qu'il occupait les places sur le Danube, depuis Donawerth jusqu'à Ingolstadt, ayant un détachement à Nordlingen, poussant des partis sur Dinckespuhel, Ellwang, Hall et Atteingen; il avait aussi des détachemens qui se portaient journellement à l'Althmühl, sur la Par et sur l'Ilm, observant les mouvemens de l'ennemi en avant de Ratisbonne.

Le Général en chef ordonna au Général Barbou d'entrer en communication avec le Général Levasseur; il fit même étendre un peu sa droite, pour tâcher de se rapprocher de la gauche de l'armée du Rhin. Afin de rendre cette communication plus facile, il engagea le Général Levasseur à changer la direction des postes que fournissait le détachement que ce Général avait à Nordlingen, et à les porter vers Nuremberg, et il envoya un parti de quarante chevaux qu'il dirigea par Roth, pour reconnaître de plus près leur position et leurs mouvemens; ce parti fut enlevé.

Le Général Barbou, établi à Nuremberg, poussait des reconnaissances sur Lauff; le Général Duhesme, occupant Bamberg et Forcheim comme têtes de pont, avait ses avant-postes à Grafenberg et à Neukirchen. Simbschen tenait

en avant un pays fortement boisé et d'un accès difficile, où sa position et ses mouvemens se trouvaient masqués. Il avait fait quelques entreprises avec succès sur la gauche à Ébermenstadt, et cherché sur la droite à surprendre de nuit le poste de Lauff. L'armée était trop faible pour se tenir derrière la Rednitz, et envoyer, en même tems, au loin, pour tâter l'ennemi ou s'opposer à ses entreprises, de forts détachemens qu'il aurait fallu faire soutenir par des postes intermédiaires, ce qui aurait disséminé le peu de moyens que l'on avait. Toutes ces raisons engagèrent le Général en chef, le 24, à achever de porter ses forces en avant de la Rednitz. Le Général Duhesme établit son avant-garde à Grafenberg, son corps de bataille à Neukirchen et un fort poste à Neuhoffen, pour se lier au Général Barbou, placé au débouché de la gorge d'Herspruck, qui avait ordre d'observer les mouvemens de Klenau du côté d'Altorf et de Neumarck.

Ligne de la Rednitz; mouvemens de Klenau; bataille de Nuremberg.

En s'établissant sur la Rednitz, l'armée Gallo-Batave n'était pas forte de plus de quinze mille hommes, dont cinq mille se trouvaient retenus devant Wurtzbourg, ou occupaient les points d'Aschaffenbourg, de Lohr, Gemunden, Schwein-

furt et Kitzingen. La Rednitz ne peut être regardée comme un obstacle que dans les grandes eaux, et par conséquent elle n'est point par elle-même une ligne de défensive ; mais les hauteurs qui bordent sa rive gauche sont favorables aux mouvemens de défensive. Le Général en chef n'avait que dix mille hommes pour garder cette ligne, qui offrait douze lieues d'étendue depuis Bamberg jusqu'à Nuremberg, et laissait une trouée de vingt lieues entre Nuremberg et le Danube ; une pareille position méritait d'être étudiée.

La Rednitz qui porte d'abord le nom de Redzat, puis celui de Regnitz, et enfin celui de Rednitz, au-dessous de Furth, après sa réunion avec la Pegnitz, a plusieurs affluens, tels que la Schwabach, l'Aisch, la Wisent, etc., et se jette dans le Mein, à une lieue au-dessous de Bamberg (7).

Elle est couverte par les villes de Bamberg, de Forcheim et de Nuremberg.

Sa largeur moyenne depuis Forcheim, est de cent dix pieds ; sa profondeur dans les eaux ordinaires, de quatre pieds et demi ; ses crues s'élèvent depuis six jusqu'à onze pieds. La Rednitz n'est, à proprement parler, navigable que depuis Bamberg ; elle le serait depuis Furth, sans le grand nombre de moulins qui encombrent son lit, et dont la plupart sont des scieries. Elle a plusieurs ponts de pierre restés coupés depuis

la retraite de l'armée de Sambre et Meuse. Le cours de la Rednitz est rapide ; sa rive gauche est élevée, sa rive droite est plate. Une plaine d'une demi-lieue de largeur, sujette aux débordemens, et boisée à peu de distance de ses bords, la sépare des montagnes. Les terres sont creusées de sillons très-profonds, pour la culture, ce qui les rend presqu'impraticables aux mouvemens de la cavalerie.

Bamberg, grande et belle ville, n'a point d'enceinte. La Rednitz, après s'être divisée en deux branches au-dessus de la ville, la partage en trois quartiers réunis par deux ponts de pierre assez étroits; cette circonstance fait que le terrain peut y être disputé lorsqu'on n'est attaqué que de front; car Bamberg est d'ailleurs dominée par les hauteurs de la rive gauche.

Forcheim, place forte, est située sur la Wisent, et presqu'au bord de la Rednitz, qui a en face un pont de maçonnerie. Quoique la Wisent, qui se divise au-dessus de la ville en deux bras, dont un la traverse et fait aller des moulins, lui serve en quelque sorte de défense, cet affluent est si peu considérable, que son lit ne forme point un obstacle réel. Le Général en chef avait ordonné qu'on liât Forcheim à la Rednitz et au pont, par une caponnière double, palissadée et armée de quelques bouches à feu (8).

Forcheim est susceptible de quelque défense ; sa forme est celle d'un carré long, dont le grand côté regarde la Rednitz ; ses fortifications consistent en une enceinte bastionnée avec quelques dehors, fossé, chemin-couvert, glacis, escarpe et contrescarpe revêtues.

Nuremberg, ville fermée d'une vieille enceinte recouverte dans son pourtour de lignes à redans, a plus de trente mille ames de population ; la Rednitz la traverse : sa position presque sur la Rednitz, et entre le Danube et le Mein, la rend une des villes les plus importantes de l'Allemagne (9).

La Pegnitz a sa source très-rapprochée du haut Mein ; cette rivière, après avoir coulé dans une direction parallèle à la Rednitz, forme au-dessus d'Herspruck un coude considérable, traverse Nuremberg, et se jette dans la Rednitz au-dessous de la ville, au point de Furth. Le pays compris entre Nuremberg, Bamberg, Bareuth et Herspruck, cerné par des cours d'eau, présente une masse de hauteurs boisées, accessibles par des mouvemens qu'il est facile de dérober à la faveur des ravins, dont, par leur organisation, ces hauteurs sont coupées en tout sens. La ligne du milieu des eaux pendantes se trouve dans la direction de Rotenberg à Grafenberg. Simbschen avait établi son quartier-général, d'abord à Sultz-

bach couvert par Herspruck, ensuite à Herspruck couvert par Lauff, et il occupait les hauteurs dont nous venons de parler. La gorge d'Herspruck, par où l'on débouche sur Nuremberg, et une partie du pays en arrière, n'offrent à la vue qu'un sol stérile qui manque d'eau, et ne présentent que des maisons éparses et quelques villages peu considérables.

La position naturelle de l'armée Gallo-Batave était sur les hauteurs opposées de la rive gauche de la Rednitz. Il est aisé de sentir qu'en agissant sur la rive droite, les points de Lauff, de Rotenberg et de Grafenberg devaient être disputés; aussi presque toutes les affaires partielles eurent lieu sur ces points.

En passant la Rednitz, le Général en chef n'eut point la prétention d'aller entreprendre au-delà, des opérations sérieuses; il n'eut d'autre objet que de faire fouiller un pays extrêmement couvert, d'étudier l'ennemi dans sa position, de l'obliger à se démasquer, de l'intimider par des attaques faites avec audace, mais avec prudence, et de lui persuader enfin qu'il réunissait plus de forces qu'il n'en avait réellemeut. Une opération régulière au-delà de la Rednitz, supposait l'invasion du haut Palatinat, où il y avait, outre le corps de Simbschen, un grand nombre de milices du pays qui étaient à même de défendre leur

territoire; elle supposait qu'on se serait porté sur la Nab, pour donner les mains à l'armée du Rhin, ou qu'on aurait marché sur Égra, pour pénétrer en Bohême. Dans l'état d'isolément et d'infériorité en nombre où se trouvait l'armée Gallo-Batave, aucun de ces mouvemens n'était praticable, ils l'auraient compromise inévitablement. Le Général en chef était obligé de toucher en quelque sorte la ligne de neutralité, afin de se ménager sur sa gauche un pareil appui, et il devait en même tems s'étendre vers la droite, pour tâcher de diminuer l'intervalle entre son armée et le Danube : cette disposition tendait à donner à l'ennemi des inquiétudes sur sa gauche, et rendait la droite de l'armée Gallo-Batave un peu plus assurée.

Le Général en chef, après avoir déterminé en cas de revers, la ligne d'opérations principale par sa droite ; et par sa gauche, la ligne d'opérations secondaire, donna à son Aide-de-camp chef d'escadron, Richer, Officier de beaucoup de distinction, le commandement d'un corps d'observation qu'il porta à Mertzbach, près de la ligne de neutralité. Il jetta quatre cents hommes, aveo trois bouches à feu, dans Bamberg, concentra le reste de ses forces entre Forcheim et Nuremberg, occupa ces deux villes comme têtes de pont, établit son quartier-général à Her-

zogen-aurach, se proposa de donner des inquiétudes à l'ennemi sur sa gauche, afin de se tenir à portée de manœuvrer sur la ligne d'opérations principale; ordonna à la garnison de Bamberg de se replier, si elle y était forcée, sur Eltman, Schweinfurt, &c.; et, dans ce cas, il abandonnait même à l'ennemi la grande route de Bamberg au Mein, par Closter-Éberach, après avoir pris néanmoins la précaution de faire réunir à Kitzingen, tous les bacs et bateaux du Mein qui pouvaient se trouver entre cette ville et Schweinfurt.

La saison rigoureuse dans laquelle on se trouvait, favorisa sur quelques points les dispositions du Général en chef; les chemins de bois, entre Forcheim et Bamberg, rendus presqu'impraticables par les glaces, lui permirent de ne laisser que quelques patrouilles dans cet intervalle, et de concentrer la plus grande partie de ses forces entre Forcheim et Nuremberg.

Le 24, le Général en chef apprit que le Général Simbschen, le Général Klenau et le Prince Guillaume de Birkenfeld, commandant en chef des troupes bavaroises, avaient tenu quelques jours auparavant un grand conseil de guerre à Amberg, où il avait été question de défendre le haut Palatinat; il apprit aussi que Klenau qui s'en était retourné immédiatement après à Ratis-

bonne, devait en repartir avec une partie de ses forces pour venir se joindre à Simbschen, et qu'il amenerait avec lui les deux plus fameux partisans de l'armée autrichienne, le Comte de Valmonden et le jeune Comte de Mire. Le Général en chef ne douta point qu'il ne dût bientôt avoir affaire à des forces considérables; il partit de suite pour Wurtzbourg, et n'attachant point à ce poste plus d'importance que l'ennemi n'en mettait lui-même, convertit l'espèce de bombardement en simple blocus, et ordonna que tous les moyens excédens à cette nouvelle disposition, se rendissent en toute diligence sur la ligne de bataille. Résolu en cas de malheur, de manœuvrer devant l'ennemi, il donna ses ordres pour que les évacuations et tout ce qui aurait pu gêner ses mouvemens fussent portés en arrière dans des points de sûreté.

Le Général en chef avait ordonné avant son départ, aux Généraux Duhesme et Barbou, comme conduite à tenir, de pousser de fortes reconnaissances pour tâcher de découvrir la position et les forces de l'ennemi; mais d'éviter avec soin un engagement sérieux. Le Général fut de retour le 27; il recevait les rapports verbaux de ses Généraux, lorsqu'une forte canonnade se fit entendre sur Altorf et sur Neukirchen.

L'avant-garde de la division Barbou, aux

ordres du Chef de brigade Watier, composée des deux premiers bataillons de la onzième légère, des trois compagnies de carabiniers, de cent cinquante dragons du quatrième, et de deux pièces de quatre, était sortie le matin de Nuremberg, s'était dirigée sur la grande route de Neumarck, et avait fait halte au point où cette route se partage en deux chemins, dont l'un conduit sur la gauche, à Altorf par Fischbach et Biernbaum, et celui de droite, à Neumarck par Feuch. Le Chef de brigade Watier apprit là que Klenau était arrivé le 26 au soir à Altorf, avec quatre mille hommes d'infanterie, douze cents hulans, une nuée de hussards, et qu'il avait une nombreuse artillerie. On lui dit aussi que Klenau avait, le même jour, poussé à Feuch un avant-poste de hulans et de fantassins, et à Fischbach et Biernbaum un avant-poste de chasseurs suisses à la solde de l'Angleterre, quelques polacres et des hulans.

Watier détacha le Chef de bataillon Goujeau, Officier sur la bravoure et l'intelligence duquel il pouvait compter, avec son bataillon et cinquante dragons, sur la route de Neumarck, et avec le reste de l'avant-garde, il continua sa marche sur Altorf, où, d'après ce qu'on avait rapporté, se trouvaient les plus grandes forces de l'ennemi.

L'attente de Watier ne fut point trompée. A Fischbach, ses éclaireurs rencontrent l'ennemi, il s'avance pour les soutenir, il attaque avec vigueur, et l'ennemi est repoussé jusqu'au-delà du village, situé dans une petite plaine d'un quart de lieue de diamètre, entourée de tous côtés de bois qui se prolongent à deux ou trois lieues. L'ennemi avait au premier feu, garni les bois d'un bataillon de chasseurs anglais, de quelques compagnies de polacres, tandis que quatre cents hulans, commandés par le Comte de Baroski leur Lieutenant-colonel, gardaient la grande route d'Altorf.

Les deux compagnies de carabiniers et quatre autres de chasseurs du premier bataillon de la onzième, se jettent sur l'ennemi avec une telle vivacité, que, malgré son feu, il est obligé de reculer à grands pas, d'autant plus que marchant sur la grande route avec la cavalerie et le reste de la colonne, Watier menaçait de les couper.

Alors le Comte de Baroski, profitant de la petite plaine qui se trouve au-delà du village, veut essayer avec ses hulans de le cerner, en l'attaquant de front et à droite. Watier l'attend en jettant quelques chasseurs derrière un fossé et une haie qu'il avait à sa gauche. Le Comte de Baroski charge avec impétuosité, mais l'intrépidité de ces chasseurs qui lui tuent à bout

portant une douzaine de hulans, détermine sa retraite; Watier fond sur lui avec son escadron de dragons, qui en prend et sabre plus de quarante, tandis que l'ennemi obligé de passer en se retirant, sous le feu de notre infanterie qui avait au pas de course gagné beaucoup de terrain en avant, laisse encore plus de quatre-vingts hommes et autant de chevaux sur la place. Le Comte de Baroski et cinq Officiers de hulans restèrent parmi les morts, et ils ne nous tuèrent que quelques chasseurs.

L'ennemi culbuté sur ce point, nous céda entièrement le champ de bataille; mais la onzième en le poussant avec ardeur, écouta trop son courage, et le poursuivit jusqu'à Biernbaum.

Cependant Goujeau, avec sa colonne, avait gagné Feuch à travers les bois; car si l'on excepte la petite plaine qui se trouve au sortir de Nuremberg, tout le pays est couvert de bois jusqu'à Altorf.

Arrivé à la hauteur de ce village plus avancé d'une demi-lieue que Fischbach, il avait apperçu l'ennemi rangé en bataille; ce n'était pas soixante hulans, comme on le lui avait annoncé, mais trois bataillons d'infanterie et une ligne triple de cavalerie. Incapable de résister à cette force, Goujeau prend le parti de se retirer. Toute l'infanterie ennemie se jette dans les bois, cher-

chant à le cerner, tandis que la cavalerie et deux pièces de sept le poussent sur la grande route. Heureusement le chemin fait beaucoup de détours, à la faveur desquels il évite une grande partie de l'effet du canon. La sixième compagnie du quatrième de dragons, commandée par le Capitaine Strub, et les Sous-lieutenans Pierret et Mangeot, chargent continuellement l'ennemi et soutiennent avec courage la retraite de l'infanterie.

Dès l'instant que Watier entend le canon tirer à coups précipités, et le feu de la colonne de droite rétrograder, il ordonne de rallier l'infanterie, afin de se porter au secours de Goujeau, qui, poussé vigoureusement par un ennemi cinq fois plus fort que lui, avait peine à le contenir. Néanmoins il ne reculait que pas à pas, lui faisant acheter cher l'avantage que son nombre lui donnait. Il eut son cheval blessé; le Capitaine Strub, en chargeant, fut renversé d'un coup de feu qui lui fracassa la mâchoire; le Sous-lieutenant Pierret s'arrêta, tint ferme, et malgré le feu et le nombre, fit face à l'ennemi qui le chargeait, et donna par ce moyen, le tems à son Capitaine de se relever. Dix-sept chevaux de son peloton, et le sien, eurent les jambes et les pieds criblés de mitrailles, et deux hommes et un Maréchal-des-logis furent blessés à mort.

Goujeau avait pendant plusieurs heures, soutenu le choc de l'ennemi; il était presqu'arrivé à la petite plaine qui est en avant de Nuremberg, et se trouvait dans un éclairci de bois presque circulaire que la route partage.

Watier avait voulu d'abord voler à son secours; mais malgré l'ordre qu'il avait donné, l'infanterie fort avancée mit trop de tems à se réunir, et il ne voulait laisser en arrière, ni soldat, ni blessé.

L'ennemi ayant poussé Goujeau, au-delà de l'enfourchure du chemin, s'y tenait en colonne serrée et barrait la route à Watier; mais plein de talent et de résolution, ce jeune et brave Commandant était bien décidé à ne quitter Fischbach qu'avec tout son monde, et à faire une trouée qui le réunît à sa division. Il était trois heures; toute sa colonne se trouve rassemblée, et malgré son extrême fatigue, tellement disposée qu'il s'abandonne à son courage.

Pendant que Goujeau faisait son mouvement sur Nuremberg, et que Watier ralliait sa troupe et faisait ses dispositions, le Général Fuzier, à la tête du troisième bataillon de la onzième légère, sortit de Nuremberg, et se porta au secours de Goujeau; il se réunit à lui, et prit position à la droite de la route. La gauche était entièrement

abandonnée, et la sixième compagnie du quatrième régiment de dragons soutenait seule au centre, le choc de la cavalerie ennemie, le feu de l'artillerie et la fusillade d'une partie de son infanterie qui cernait son flanc gauche, lorsque le Général Pacthod s'avança avec les premiers et deuxième bataillons de l'indomptable quarante-neuvième, deux escadrons de dragons et deux pièces d'artillerie; le premier bataillon marche à droite au secours de la onzième, les deux autres bataillons attaquent l'ennemi dans le bois à gauche pour le repousser, et l'empêcher de déboucher dans la plaine, et les dragons soutenus par l'artillerie chargent l'ennemi sur la grande route.

Les habitans de Nuremberg et les Prussiens bordaient, en ce moment, les toîts et les murs de la ville, pour être témoins du sort hasardeux des combats. Ces colonnes s'élancent au pas de charge, avec la rapidité du torrent; rien ne peut résister à leur bouillant courage, malgré les efforts de l'ennemi, qui, par son nombre, cherche plusieurs fois à les déborder. Un feu de mousqueterie et de mitraille se soutient à la distance de cinquante pas, et n'est dissipé que par l'effet terrible de la bayonnette, l'ennemi fuit de toutes parts, laissant la terre jonchée de ses morts et de ses blessés.

Il fut poussé jusqu'à l'enfourchure d'où partent les chemins d'Altorf et de Neumarck; là, le Général Barbou trouva une nouvelle ligne qui soutenait celle qu'il venait de mettre en déroute.

Watier, encore derrière cette ligne, déterminé à s'ouvrir un passage à travers l'ennemi, choisit pour effectuer son projet, la route par laquelle il était arrivé. Il jette dans le bois à droite, deux compagnies de carabiniers ayant à leur tête le brave Dittelin; cet officier respectable était âgé de soixante-dix ans, il avait reçu la nouvelle de sa retraite au moment de la reprise des hostilités : *Un boulet de canon, voilà*, dit-il, *la retraite d'un militaire*, et il refusa celle que ses services lui méritaient.

Watier jette aussi quatre autres compagnies de chasseurs, sur sa gauche, met le reste de son monde en colonne, une pièce de canon en tête et l'autre en queue, et s'avance sur la ligne qui lui barrait le passage, battant la charge et faisant un feu terrible.

Le Général Barbou entendant le feu recommencer avec vivacité du côté de Watier, fait un dernier effort pour le dégager; l'ennemi attaqué en avant et en arrière, ayant, par sa fuite, ouvert le passage, Watier rejoint sa division.

Ce brave Officier avait perdu quarante hommes,

mes tués ou blessés, et Goujeau quatre-vingt-dix ; le reste de la division avait également éprouvé quelques pertes, mais elles n'étaient point comparables à celles de l'ennemi à qui cette journée coûta au moins douze cents hommes, parmi lesquels deux cents prisonniers ; de ce nombre était le Lieutenant-colonel du premier régiment de Hulans, M. de Brochousky commandant l'avant-garde, et qui ne survécut pas à ses blessures.

On ne doit point passer sous silence un trait assez singulier, auquel ce combat donna lieu. A la colonne de Fischbach, un carabinier de la onzième, nommé *Moreau*, natif de la Vendée, reçoit un coup de feu. Le chasseur ennemi, déserteur français, qui l'a blessé, se jette aussitôt sur lui, frappé des traits de sa figure, il l'interroge, et le reconnaît pour son frère. La pitié parle à son cœur, il le plaint et veut lui prodiguer ses soins : *Vas*, lui dit le brave carabinier de la onzième, *tu as cessé d'être mon frère, le jour où tu as trahi ton pays ; retournes à ton poste et laisses moi mourir.* Malgré sa résistance, le chasseur ennemi l'enlève, le conduit à un Chirurgien, veille à ce qu'on le panse et ne le quitte pas jusqu'à sa guérison.

Ces mots du soldat français si précieux à recueillir, et qui peignent si bien son caractère,

ces mots ont quelquefois de la profondeur. Le sol de la Franconie, peut-être plus que celui de tout autre pays, est surchargé de maisons religieuses richement dotées : *vois-tu*, disait un soldat à un de ses camarades, en lui montrant Closter-Éberach, *vois tu ce bel édifice*, *il annonce la fainéantise et la misère ;* on n'apperçoit effectivement autour de ces cloîtres fastueux, azyles de l'ignorance, que d'humbles cabanes, réfuges de la pauvreté.

Le trait suivant ne peut qu'honorer les Braves qui en sont l'objet.

Le Chef de bataillon Chauvel de la quarante-neuvième, dejà blessé légèrement à la tête, s'était porté en avant de son bataillon pour reconnaître la position de l'ennemi, au même instant il se trouve entouré; deux valaches tenaient son cheval par les étriers, un troisième par la bride, un quatrième lui dirigeait un coup de bayonnette dans le poitrail; au seul cri de Chauvel : *A moi la quarante-neuvième ?* Quatre soldats de cette demi-brigade, sans considérer s'ils peuvent eux-mêmes être enveloppés, fondent sur les quatre valaches, les tuent à coups de fusils et dégagent leur Chef.

La division du Général Duhesme qui avait en tête les forces de Simbschen, eut également à les combattre. Les reconnaissances qui avaient

été envoyées sur Lauff et Rotenberg, y rencontrèrent deux colonnes ennemies qui les firent replier sur Neuhoff; le Chef de brigade Clément s'y soutient pendant quelque tems, mais il fut forcé de se retirer à la hauteur d'Eschenau. L'ennemi paraissait vouloir le presser, il fut contenu par le Général Treillard, qui le chargea plusieurs fois à la tête du seizième de dragons. Le Général Duhesme étant arrivé avec une réserve d'infanterie, et ayant menacé la droite de l'ennemi, celui-ci se retira le soir même sur Neuhoff. Eschenau, pays prussien, ne fut point occupé. Le Général Treillard prit position en avant de Neukirchen. Le chef de bataillon Frédérich, blessé grièvement à Neuhoff, fut fait prisonnier.

Dans le même moment, il y eut un engagement plus sérieux à Graffenberg. L'avant-garde qui s'y était rendue la veille, fit aussi une reconnaissance sur Hipolzheim. L'ennemi avait dressé à ce point une embuscade à laquelle le Colonel batave Quaita sut échapper par sa prudence et son habileté. Ce Colonel se retira sur Graffenberg, où l'ennemi fit une attaque en règle; le combat fut très-vif. Le Chef de brigade Dufour se maintient avec opiniâtreté; mais les forces supérieures qu'il avait vu déployer contre lui, l'engagèrent à se retirer pendant la nuit sur Émereuth.

La précipitation du Général Klenau, le manque de liaison de ses opérations avec celles de Simbschen, peut-être même le défaut d'harmonie entre ces deux Généraux, le courage de la division Duhesme, l'activité et le dévouement de la division Barbou, servirent utilement l'armée Gallo-Batave dans cette journée.

La nature du terrain ne permit aucun déployement à l'artillerie légère, attachée à la division Barbou; mais cette artillerie n'en coopéra pas moins au succès de la journée du 27, elle parvint à démonter deux pièces de canon à l'ennemi, et à faire cesser le feu d'un bataillon qui se trouvait à la droite, en dirigeant sur lui, avec célérité, plusieurs coups d'obusiers chargés à mitraille.

Le Général Klenau, à la tête de forces considérables, sachant qu'il n'y avait dans Nuremberg que trois à quatre mille français, accourait à la hâte pour les surprendre : *Je me charge de la poignée de français qui gardent Nuremberg, je marche pour les enlever*, mandait-il au Général Simbschen, avec lequel il ne voulait pas en partager la gloire; mais quand il vit le courage, l'ardeur, l'acharnement avec lesquels on le poussait à bout, il éprouva quelque défiance, et sur la fin de la journée, il fit demander au Général Simbschen de lui envoyer deux mille hommes, ne

se croyant pas assez fort pour résister à deux ou trois mille français ! En un mot, Klenau voulut faire le pendant des manœuvres qui avaient si bien réussi en 1796, au Prince Charles ; mais il échoua contre l'intrépidité des troupes Gallo-Bataves.

La division Barbou cantonna dans Nuremberg, l'avant-garde occupant la partie des lignes qui couvrent cette ville du côté d'Altorff et de Lauff. Le lendemain, le Général en chef donna ordre à cette division de prendre position à Vetzendorf, entre Nuremberg et la Rednitz, de couvrir avec soin les passages de cette rivière, et de se tenir prêt à combattre de nouveau. Encore tout étonné du revers de la veille, l'ennemi ne fit aucune tentative ; ses patrouilles se contentèrent de nous éclairer : l'ennemi n'entreprit pas davantage sur le front de la division Duhesme.

Le 29, à la pointe du jour, le jeune partisan de Mire vint attaquer, sans aucun succès, l'avant-garde de la division Barbou, qui s'était portée au-delà de Nuremberg ; il avait avec lui trois escadrons de hussards, trois compagnies de mayençais et deux pièces de canon ; trois bataillons et les hussards étaient en bataille dans la plaine qui est en avant des bois, sur la route d'Altorff. La manière dont l'infanterie avait été reçue le 27, ayant rendu l'ennemi moins hardi, il ne fit que nous harceler toute la journée.

Évacuation de Nuremberg; nouvelle position sur la Rednitz; retraite de l'ennemi, et reprise de Nuremberg.

Le Général en chef se trouvant avoir affaire à des forces de beaucoup supérieures, ayant rempli son objet, qui était de connaître la position et les moyens de l'ennemi, résolut de reprendre la ligne de la Rednitz. Il sentait bien que, tant que Simbschen occuperait la ligne de la Pegnitz, les points de Lauff, de Rotenberg et de Grafenberg seraient continuellement disputés, que son armée s'affaiblissait journellement au milieu même de ses succès, et il voyait qu'il n'avait aucun moyen de réparer ses pertes. Les considérations d'un mouvement qui avait l'apparence d'un mouvement en retraite, suspendirent long tems sa détermination. Trois jours s'étaient cependant écoulés depuis la bataille du 27, ce qui ne pouvait laisser aucun doute sur les avantages qu'il avait obtenus; les résultats que devaient amener les opérations prodigieuses de l'armée du Rhin et les négociations de Lunéville, l'encourageaient à faire tous ses efforts pour se maintenir; et il devait à l'opinion que méritait son armée, de ne pas même laisser le soupçon d'un désavantage marqué. Cependant, malgré la brillante conduite des Généraux et des troupes, malgré l'audacieuse

ténacité du Général en chef, ce mouvement très-conforme aux principes, fut interprêté défavorablement. Assez de témoins oculaires pouvaient répondre des succès que l'armée avait obtenus devant Nuremberg; mais dans l'intérieur, la présomptueuse ignorance, hors d'état de porter un jugement, et décidant de tout sans rien examiner, colportait la nouvelle des désastres de l'armée Gallo-Batave, et les passions haineuses, ennemies de tout bien, de tout ordre, la répandaient avec affectation.

Une autre circonstance rendait la situation du Général en chef Augereau plus embarrassante; les Prussiens, témoins du combat sanglant du 27, s'étaient opposés à ce qu'on occupât militairement le point de Furth, qui liait notre droite à Nuremberg. Furth, au confluent de la Pegnitz et de la Regnitz, est éloigné d'une lieue de Nuremberg; ce Bourg étant devenu la résidence de la Banque, établie depuis peu d'années, par le Roi de Prusse, à Ansbach, on ne devait point être étonné de cette mesure de précaution de la part de la Régence. Le Général en chef ne voulant point troubler l'harmonie et la bonne intelligence qui régnaient entre les deux Gouvernemens, se vit contraint d'encourir l'opinion défavorable qui devait suivre l'évacuation d'une ville comme Nuremberg, dont le

nom retentit en Allemagne et dans toute l'Europe. Il ordonna en conséquence aux Généraux de division de se préparer à effectuer leur mouvement, pour reprendre le 1.er Nivose les anciennes positions derrière la Rednitz; mais de le faire avec sagesse et avec prudence, afin de ne point inspirer de l'audace à l'ennemi qui en aurait pris occasion de nous harceler et de nous affaiblir.

A cette époque, la division Barbou était en position derrière Nuremberg, la droite en avant de Popeureuth, la gauche dans la direction de Bruck sur la Rednitz, et l'avant-garde au-delà de Nuremberg.

La division Duhesme s'était concentrée à Neukirchen et dans les environs; elle avait eu soin de se lier avec la division Barbou.

Le 29, l'avant-garde de la division Duhesme, après une alternative de succès et de quelques désavantages, avait fini par repousser l'ennemi jusqu'à Eschenau, et le chasser même de ce poste, mais il y était rentré le 30 au matin : Eschenau se trouve à l'intersection des chemins qui, de Grafenberg, de Lauff et de Rotenberg, se dirigent sur Nuremberg par Héroltzberg, et sur Erlang en descendant la Schwabach.

Le 29 au soir, quelques détachemens du corps de Klenau s'étaient portés par Heroltzberg pour

aller renforcer le corps de Simbschen ; l'ennemi paraissait vouloir se borner à quelqu'avantage, car il ne manœuvrait pas de manière à obtenir des succès décisifs; ce n'était pas le centre de la ligne qu'il fallait attaquer, il eut été beaucoup plus aisé de forcer la gauche, ou de déborder la droite.

Le 30, Simbschen attaqua la division Duhesme sur trois colonnes; celle de droite, venant de Grafenberg à travers des hauteurs à pic et presqu'impraticables, était parvenue à tourner sa gauche sur la ligne de Neukirchen; tandis que celle de gauche, en s'avançant à hauteur de la droite, cherchait à séparer cette division de celle du Général Barbou, et avait de forts partis sur ses derrières, sur la route d'Erlang à Bayersdorf: la colonne du centre se portait vivement sur son corps de bataille, dans la plaine en avant de Neukirchen ; la nombreuse cavalerie de l'ennemi, soutenue par beaucoup d'artillerie, rendait cette position difficile à tenir. Le combat fut des plus vifs. Le Général Treillard chargea cette cavalerie avec succès, malgré l'infériorité de la sienne, arrêta long tems les progrès de l'ennemi, et donna le tems au Général Duhesme de disposer plus favorablement sa division, en la plaçant sur les hauteurs en arrière de Neukirchen, position avantageuse qui offrait la facilité

de tenir tête à l'ennemi, et d'assurer ses flancs et ses derrières. Pendant ce mouvement retrograde, une colonne ennemie entre dans Neukirchen, coupe la retraite à un bataillon de la quatre-vingt-dix-huitième, commandé par son Chef de brigade le Clerc; le Général Duhesme fut obligé pour le dégager de reprendre Neukirchen à la bayonnette. L'adjoint Bussiere en fut chargé à la tête de quelques compagnies de grenadiers. Cette attaque réussit : la bonne contenance et la vigueur du bataillon de la quatre-vingt-dix-huitième, qui parvint à se faire jour, contint l'ennemi, et le força à laisser effectuer le mouvement en arrière de Neukirchen, et sur Bayersdorf et Forcheim que nous occupâmes.

Il n'y avait point eu d'engagement sérieux à la division Barbou; l'ennemi s'était contenté, pendant les journées du 29 et du 30, de quelques démonstrations de peu de conséquence.

Dans la nuit du 30 Frimaire, la division Barbou fit sa retraite, par Fach, sur la ligne de la Rednitz, laissant son avant-garde à Nuremberg.

Le Général en chef tenait beaucoup à conserver cette ville; il avait donné l'ordre au Général Barbou d'y faire maintenir son avant-garde jusqu'à ce qu'elle fut sur le point d'être compromise : d'après la situation générale des choses, quelques jours, quelques heures de plus, pou-

vaient suffire pour conserver intactes les positions de la Rednitz, et compléter la glorieuse campagne de Franconie.

L'ennemi, après avoir reconnu nos mouvemens, marcha sur Furth qu'il occupa sans difficulté; il fit ses dispositions pour inquiéter le corps de Watier, et envoya reconnaître la ligne. Watier, dont la surveillance était très-active, prévenu par ses espions et ses partis, des intentions de l'ennemi, profita d'un brouillard très-épais pour organiser et effectuer son mouvement. Il jetta une centaine de tirailleurs en avant et sur les flancs de Nuremberg, avec ordre de tenir ferme jusqu'à ce qu'ils reçussent l'ordre de rentrer. Il fit rallier en arrière de Nuremberg, aux deux bataillons de la onzième légère qui étaient déjà en position, tous les postes qui se trouvaient autour de la ville; il mit ces deux bataillons en colonne serrée en masse, les bagages au centre; les carabiniers et les dragons du quatrième partagés, formaient l'avant et l'arrière-garde; les tirailleurs qui avaient été laissés en observation et les gardes des portes furent jettés en tirailleurs sur les flancs. Watier s'avance dans cet ordre vers le pont de Fach. Il avait à peine fait la moitié du chemin, qu'il entend une fusillade très-vive engagée sur ce point : *Eh! bien, braves chasseurs*, dit-il à la onzième, *l'ennemi*

nous prévient qu'il est là! Tant mieux, s'écrient-ils, *s'ils ont des cartouches, nous aussi, et nous avons de plus des bayonnettes meilleures que les leurs.* Il hâte le pas et arrive au village de Steibac, situé vis-à-vis de Fach; il tombe sur le poste d'observation de l'ennemi qu'il aurait tout fait prisonnier, si les avant-postes de Fach n'avaient point tiré sur nos troupes; ce mouvement exécuté avec le plus heureux succès, réunit cette avant-garde à sa division.

La position de Fach devenait essentielle à garder, parce qu'elle flanquait la droite de la ligne et la gauche de la position d'Herzogen-aurach, où se trouvaient le quartier-général et la réserve de la division Barbou; c'était d'ailleurs le point sur lequel l'avant-garde devait naturellement se retirer.

Herzogen-aurach est un village fermé, il est couvert sur la droite par la petite rivière d'Aurach, sur laquelle se trouvent à portée deux ponts de communication.

Le chemin d'Herzogen-aurach à la Rednitz, se divise en deux branches à Bucherbach; celle de droite se rend à Bruck, et celle de gauche à Erlang. Une autre route part d'Herzogen-aurach, et se dirige sur Fach, après avoir traversé la petite rivière d'Aurach.

L'ennemi plus exigant que nous, s'était em-

pressé d'occuper d'autorité Furth, où il avait réuni quatre bouches à feu, deux bataillons et trois cents hullans.

Fach, village prussien, est situé sur la rive gauche de la Rednitz, et communique avec la rive droite par un pont de pierre. L'intervalle entre Fach et le pont de Bruck, est couvert de bois; on ne peut arriver de Furth à Fach, que par des bois et des chemins creux. La Rednitz a des ponts à Bruck, Erlang, Bayersdorf et Forcheim; à tous ces points, excepté à Erlang, qui offre une plaine assez étendue des deux côtés de la rivière, la rive gauche domine immédiatement la rive droite.

Le Général en chef jetta des postes sur sa droite aux deux ponts sur l'Aurach, avec ordre de pousser des partis très en avant pour éclairer l'ennemi sur Furth; il établit des réserves aux enfourchures des principales routes, et il ordonna une surveillance particulière à la droite de Fach, où le Général Barbou avait fait les dispositions les mieux entendues. Les dispositions ordinaires pour la défensive fureut exécutées sur toute la ligne; on barricada les ponts, et l'on retrancha leurs flancs; les moulins furent occupés et crénelés; on profita des élévations peu dominantes du terrain, pour y établir des pièces de position; on jetta quelques compagnies dans

les points intermédiaires, pour entretenir la communication avec les postes principaux de Fach, Furth, Erlang, Bayersdorf et Forcheim ; elles devaient servir en outre de points d'appui, pour accourir à la défense d'un passage, ou pour former un noyau de rassemblement, et marcher au devant des corps qui auraient pu déborder les aîles.

Le Général Duhesme avait établi un avant-poste au village de Kerspach, au-delà de Forcheim ; mais comme ce village est dominé par les hauteurs boisées d'Effelterich, il jugea convenable de ne l'y laisser que pendant le jour. Les ennemis s'y établirent ; ils en furent chassés et revinrent de nouveau pour nous y attaquer ; le poste fut défendu avec vigueur ; enfin le Commandant autrichien envoya un trompette pour demander que l'on cessât un combat inutile.

Les ennemis attaquèrent pendant plusieurs jours les différens points de la ligne, et notamment le 2 Nivose, avec des forces considérables, le pont de Fach, gardé par le Chef de brigade Watier, mais ce poste ne se laissa point entamer.

On ne doit point oublier le trait d'un Caporal prussien, habitant de Fach, qui, lors d'une attaque des autrichiens sur ce point à l'entrée de la nuit, voulant faire croire à l'ennemi que nous étions en force, fut allumer un grand nombre

de feux sur les hauteurs; le Général en chef s'empressa de récompenser cet acte d'intelligence et de dévouement.

Les diverses tentatives de l'ennemi finissaient par des pourparlers, ce qui annonçait d'autres intentions que celle de forcer la ligne. Effectivement, le 4 au soir, nos découvertes apperçurent quelques mouvemens chez l'ennemi; en les épiant de plus près, on ne tarda pas à s'assurer qu'il organisait sa retraite; les hullans et l'artillerie, dont on distingua de loin la colonne, étaient déjà en pleine marche.

Pendant tout le tems de l'occupation des dernières positions sur la Rednitz, l'ennemi ne se présenta point en force devant Bamberg; il se tint constamment sur notre droite qu'il parut vouloir tourner, mais d'une manière timide. Il eut en-deçà de la Rednitz, à Schwa-bach, des détachemens qui poussèrent des partis jusqu'à Stein. Le Général en chef ne s'inquiéta pas beaucoup de ces démonstrations, et quoique Herzogen-aurach fut plutôt une station de partisan qu'un quartier-général, il crut devoir y rester, parce qu'en cas de revers, et d'après la ligne d'opérations qu'il s'était choisie, ce point devenait le pivot de ses mouvemens; il se trouvait d'ailleurs plus à portée de connaître ceux de l'armée du Rhin.

Le Général en chef avait les regards sans cesse tournés vers le Danube ; il ne doutait pas que le Général Levasseur, instruit que Klenau avait dégarni Ratisbonne pour marcher contre l'armée Gallo-Batave, ne profitât de cette circonstance pour en chasser le peu de forces qui y restaient, et s'emparer de ce point intéressant. Nos émissaires, nos partis avaient été enlevés entre le Mein et le Danube ; le Général en chef attendait avec impatience le retour d'un Officier qu'il avait envoyé auprès du Général Levasseur. Cet Officier arriva le 6 ; il rendit compte que, le 2, le Général Sainte-Suzanne faisait marcher le Général Levasseur sur Ratisbonne, mais que ce Général ne devait attaquer que le 3. Ainsi il n'y avait point de doute que Ratisbonne ne fût occupée par l'armée du Rhin. Ce qui acheva de nous en donner la certitude, c'est que, dans la nuit du 4 au 5, Klenau, comme nous l'avons déjà observé, s'était mis en mouvement de retraite. Klenau se dirigea sur Neumarck, tandis que le Général Simbschen reprit ses anciennes positions par Lauff, Graffenberg et Herolsberg, laissant six cents hommes en patrouille autour de Nuremberg. Simbschen toujours exact, toujours méthodique, tint le point de Lauff avec deux bataillons de palatins, deux pièces de canon et deux escadrons de hussards de Seckler et de

Blankenstein :

Blankenstein : il fit couvrir cette avant-garde par un bataillon, une pièce de canon et cent hussards qu'il plaça au village de Ruckersdorf, distant de Lauff d'une demi-lieue.

Les avant-gardes des deux divisions, qui avaient eu connaissance du mouvement rétrograde de l'ennemi sur toute la ligne, avaient suivi ce mouvement. L'armée reçoit ordre de passer la Rednitz pour les soutenir et les renforcer ; Nuremberg est occupé de nouveau : l'avant-garde de la division Barbou se porte sur Lauff, celle de Duhesme sur Neukirchen et Graffenberg. L'armée établie en avant de la Rednitz, reste à peu-près en observation jusqu'au neuvième jour, où le Général en chef reçoit l'armistice de Steyers, conclu le 16 entre l'Archiduc Charles et le Général Moreau; les conditions de cet armistice firent présager que la paix serait bientôt le prix des fatigues et du courage des armées.

Armistice de Steyers et cantonnemens.

En faisant dénoncer la reprise des hostilités, le Premier Consul sentant tous les inconvéniens d'une campagne d'hiver, autorisa le Général Moreau à faire un armistice avec le Général en chef de l'armée autrichienne, si l'Empereur consentait à traiter sur le champ et séparément de la paix.

Les progrès des armées françaises en Alle-

magne déterminèrent l'Empereur à proposer d'entrer en négociation. D'après la déclaration qui en fut faite par l'Archiduc Charles, le Général Moreau fit régler un armistice qui servit de base à la détermination des lignes de cantonnemens.

Le Général Moreau seconda d'autant plus volontiers les intentions de l'Empereur, qu'à cette époque, l'armée du Rhin se trouvait éloignée de toutes le sautres. L'armée d'Italie était le 25 Frimaire sur le Mincio, et Moreau était forcé d'avoir sur l'Inn, l'Iser et le Danube, un très-gros corps de troupes, tant pour investir Branau, que pour contenir le corps du Général Klenau, et les troupes bavaroises et bohémiennes, qui menaçant ses derrières, y occupaient Passau en assez grande force; l'armée Gallo-Batave, par sa position et ses manœuvres, seconda puissamment la destination de ce dernier corps.

L'armistice conclu par le Général Moreau présentait des avantages si considérables aux armées françaises, qu'un Officier autrichien très-distingué, après en avoir lu les principaux articles, ne put dissimuler ses regrets, et il lui échappa de dire avec l'accent d'un sentiment profond : *Nous ne pouvons plus faire la paix, il faut qu'on nous la donne.*

D'après le premier article du Traité d'armistice, Nuremberg devait être occupée par les troupes de l'armée du Rhin; mais Nuremberg appartenant à la ligne de la Rednitz, il fut décidé que les cantonnemens du corps du Général Sainte-Suzanne, se termineraient à la ligne s'appuyant vers le Rhin, et passant par Mosbach, Iachsberg, Rotenbourg, Lehrber et Neumarck, d'où elle se plierait sur Ratisbonne.

Les cantonnemens de l'armée Gallo-Batave furent compris entre cette ligne, la Rednitz et le prolongement de la Rednitz jusqu'à la ligne de neutralité.

La ligne des cantonnemens sur la Rednitz passait par Nuremberg, Forcheim, Bamberg, Baunach, Staffesstein et Lichteneels.

Le Général Simbschen avait demandé la ligne déterminée par l'armistice du 15 Juin 1799; cette ligne passait par Schweinfurt, Hamelbourg, etc., et Wetzlard. Les circonstances permettaient d'autant moins d'acquiescer à une pareille proposition, que c'eut été décheoir dans l'opinion de ceux qui avaient vu l'armée combattre vaillamment pendant près d'un mois pour se maintenir sur la Rednitz. Simbschen avait également demandé qu'on accordât à M. le Baron d'Albini, la communication avec son armée. Le Général en chef consentit, non sans quelque difficulté,

à laisser libre le point d'Hallstadt, dans le cas où M. d'Albini voudrait traverser le Mein pour aller rejoindre M. Simbschen. Il observa que la manière dont il s'était peu inquiété des mouvemens de M. le Ministre d'Albini, pendant toute la campagne, puisqu'il l'avait laissé sur ses derrières et auprès de la ligne de neutralité, prouvait qu'il ne croyait pas fermement à son existence militaire; cependant M. d'Albini s'était montré peu de jours auparavant avec quelque résolution.

M. d'Albini posté entre Neuhof et Fulden, touchait presque à la ligne de neutralité; il avait avec lui deux mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux; le corps d'observation aux ordres du Chef d'escadron Richer, posté à Mertzbach, lui coupait toute communication avec Simbschen; un mouvement sur M. d'Albini par Aschaffenbourg et Mertzbach, le réduisait ou à mettre bas les armes, ou à violer la ligne de neutralité. Le Général en chef était parvenu dans les premiers jours de Nivôse, à rassembler de ses derrières deux pièces de canon et sept à huit cents hommes de la vingt-septième légère, dont le Chef de brigade Dessaix avait le commandement, et il avait ordonné les deux mouvemens que nous venons d'indiquer.

Le Chef de brigade Dessaix se met en marche; ses premières reconnaissances rencontrent les

avant-postes de M. d'Albini à Fulden, et les repoussent presqu'au-delà de Neuhofen. Une seconde reconnaissance qui arrive jusqu'au pont de Koller, donne la certitude que l'ennemi est en position sur la rive droite de la Fulde. Le Chef de brigade Dessaix attendait des nouvelles du mouvement de la droite, lorsque le 8 au matin, il fut prévenu par M. d'Albini, qui l'attaqua sur Neuhofen et Niederalbach. Les troupes mayençaises se battirent avec courage; mais, malgré la grande disproportion du nombre, forcées à Neuhofen et à Niederalbach qui avait été perdu et repris deux fois, elles se retirèrent avec précipitation et en désordre, et furent poursuivies au pas de charge pendant près de deux lieues; elles perdirent plus de cent hommes hors de combat et seize prisonniers. La perte du Chef de brigade Dessaix fut de trente blessés et de cinq hommes tués ou égarés: ce Chef manœuvra avec beaucoup d'habileté. Le mouvement de Mertzbach n'avait pu être effectué, parce que l'ennemi ayant fait dans l'intervalle des démonstrations devant Bamberg, on avait cru nécessaire de ne pas dégarnir entièrement cette gauche déjà trop faible. Cet avantage ne laissa pas douter que, si le Chef de brigade Dessaix eût été renforcé du bataillon et de l'escadron batave que le Chef d'escadron Richer de-

vait lui amener, il ne fût venu à bout de remplir les intentions du Général en chef.

TELLES furent les opérations de l'armée Gallo-Batave, qui n'était à proprement parler qu'un corps de flanqueurs; mais qui remplit sa tâche d'une manière distinguée, par des mouvemens hardis et par une ténacité qu'une continuité de combats, dont tous les jours de cette campagne furent pleins, éprouva, mais ne put point ébranler. On dût cette ténacité au caractère du Général en chef, à la grande connaissance qu'il a des mouvemens à la guerre, et à cette habitude, qui donne et inspire la confiance, de juger et d'apprécier quelques désavantages de peu de conséquence, pendant que d'autres moins expérimentés s'en étonneraient au point de se livrer aux hasards et aux inconvéniens d'une retraite. Ce dernier parti était même suggéré au Général en chef, comme devant donner plus de lustre à la campagne sur le Mein et la Rednitz, par la manière dont il serait exécuté. Klenau adressa au Général Augereau, un Colonel prussien, pour lui parler dans le même sens, et lui insinuer qu'il ne serait point inquiété dans sa marche : *Allez dire à M. Klenau*, répondit-il, *qu'il me passera sur le corps et aux vingt mille braves que je commande, plutôt que de me faire reculer d'un pas.* On sait maintenant, et il n'y a plus d'inconvéniens

à le dire, que ces vingt mille braves étaient en nombre moins de dix mille; que leur front occupait depuis Nuremberg jusqu'à la ligne de neutralité, qu'ils étaient sans appui sur leur droite, et qu'ils avaient en tête des forces trois fois plus considérables dirigées par deux Généraux connus en Allemagne pour n'être point sans mérite.

Le Général en Chef et les Généraux de division furent parfaitement satisfaits de tous les Officiers d'Etat-Major : ces Officiers joignaient à une grande activité, ce zèle et cette intelligence qui faisaient que, sur tous les points, ils savaient se rendre utiles. On distingua parmi eux le chef d'escadron Albert, Aide-de-Camp du Général en chef, Officier plein de mérite; le Citoyen Fouque, adjoint, qui à l'attaque de Bamberg, chargea à la tête des grenadiers l'ennemi qui faisait résistance sur le pont de la Rednitz; l'Adjudant-Commandant Massabeau, qui rendit de grands services à la bataille de Nuremberg, ainsi que le Capitaine Passelar, Aide-de-Camp du Général Barbou : l'Aide-de-Camp Ordonneau et l'adjoint Bussière se distinguèrent au combat de Neukirchen.

La quatre-vingt-dix-huitième demi-brigade faisait en quelque sorte ses premières armes; elle mérita de paraître en ligne à côté des vieilles bandes. A l'affaire du 30 à Neukirchen, cette

demi-brigade commandée par son chef Leclerc, attendit l'arme au bras une charge de cavalerie, et ne tira qu'à bout portant; elle eut dix-huit Officiers hors de combat.

La vingt-neuvième légère avait fait, dans cette armée, ses preuves à Bourg-Eberach. La vingt-unième de ligne était digne d'avoir pour un de ses chefs le brave Fiédérich. La quarante-neuvième est un corps aguerri et dont l'impulsion est terrible. L'ennemi distingua la onzième légère : les Généraux Autrichiens désignèrent dans leurs rapports, les soldats de cette demi-brigade par l'expression allemande, *die jungen leute*, les jeunes gens de la onzième.

La cavalerie, toute faible qu'elle était, servit très-bien et éprouva beaucoup de pertes.

Notre infanterie, la première infanterie du monde, déconcerta dans toutes les occasions les mouvemens de la cavalerie ennemie, l'orgueil et l'espoir de l'Autriche, et se montra sur tous les points supérieure à leur infanterie. Les hulans et les hussards de Blankenstein sont les corps de cavalerie qui souffrirent le plus par le feu de notre infanterie. Les Blankenstein avaient eu dans le courant de la campagne, quelques reproches à se faire; loin d'exciter nos soldats à user de représailles, le Général en chef les engageait à se montrer généreux : *le soldat français*,

leur disait-il dans un ordre du jour, *sait vaincre et non pas assassiner ses ennemis.*

Les Bataves en donnant pendant toute la campagne des preuves de bravoure, de patience et d'une extrême exactitude dans le service, rappellèrent le souvenir de leurs antiques vertus; ces qualités assigneraient au Bataves un des rangs les plus distingués parmi les troupes de l'Europe, si l'état militaire était plus honoré qu'il ne l'est chez cette nation d'ailleurs si estimable.

En général, toutes les troupes se signalèrent par l'ordre le plus rigoureux et la discipline la plus sévère; presque toujours dans des pays neutres, le soldat bivouaqua sur la terre gelée, souvent sans feu, quelquefois autour de broussailles allumées et de quelques brins de bois abandonnés dans la campagne, et ramassés péniblement: aucune plainte, aucun murmure ne sortirent de leur bouche, au milieu des privations, des souffrances et des combats continuels qu'ils eurent à essuyer.

Conséquences qui résultent des opérations de cette campagne, et des mouvemens qu'on aurait été dans le cas d'exécuter.

L'armée Gallo-Batave, dans son invasion en Allemagne par la Franconie, destinée à ne jouer

que le rôle d'un corps d'observation, devait s'attacher à manœuvrer sur la Rednitz.

Dans le cas où nous nous trouvions, notre gauche étant à-peu-près assurée par la ligne de neutralité, il eût peut-être été convenable qu'il n'existât entre cette ligne et le Danube qu'un seul corps indépendant de l'armée du Rhin, mais dont l'objet aurait été de seconder les opérations de la grande armée, et d'être une barrière entre la Bohême et le Haut-Palatinat, le Bas-Rhin et la Hollande.

Les mouvemens en retraite qu'il fallut préparer lorsque Klenau fut venu se joindre à Simbschen, nous apprirent à déterminer les véritables lignes d'opération, et à jetter un coup-d'œil attentif sur l'organisation d'une partie de nos nouvelles frontières; ces considérations se déduisent des instructions suivantes que le Général en chef crut devoir adresser à ses Généraux, le 2 Nivôse, après s'être établi de nouveau sur la ligne de la Rednitz.

« L'armée revenue dans sa première position, n'en est que plus imposante; elle se trouve non-seulement à même de résister à l'ennemi, mais encore d'entreprendre sur lui avec avantage. Le Général en chef connaît à présent les forces de ses adversaires; les différens combats qui ont eu lieu l'ont mis à

» même d'apprécier les moyens des Généraux
» et des troupes qui sont devant lui ; il est bien
» pénétré qu'avec des soldats tels que ceux que
» vous avez sous vos ordres il est impossible de
» succomber, à moins qu'on ne soit écrasé par
» l'immensité du nombre. L'armée Gallo-Batave
» a rempli sa tâche, elle l'a fait avec honneur.
» Le Général en chef ne voit, au-delà de la
» position qu'il occupe, aucune opération qui
» puisse amener un résultat utile : il doit donc
» persister à se maintenir dans la position où il
» se trouve, et dans le cas où la fortune de la
» guerre lui ferait éprouver un revers marqué ;
» il doit songer à déterminer en arrière une *ligne*
» *d'opérations*, qui le mette à même, en s'éloi-
» gnant momentanément de cette position, de
» se rapprocher de ses moyens, de les rassem-
» bler et d'affronter de nouveau l'ennemi.

» Il pense donc que la ligne d'opérations prin-
» cipale doit se diriger sur Herzogen-aurach,
» Neustadt et Kitzingen, où l'on prendrait po-
» sition, en couvrant la route de Closter-Eberach
» à Dettelmann, pour pouvoir opérer l'évacua-
» tion des dépôts qui se trouvent sur ce point;
» Wurtzbourg, où l'on prendrait position en-
» core pour retirer les troupes du blocus, qui
» se porteraient sur Aschaffenbourg par Trif-
» festein ; Wertheim, où l'on prendrait de

» nouveau position ; pendant ce tems, l'hôpital
» de la ville serait évacué ; et enfin on se réuni-
» rait en arrière d'Aschaffenbourg.

» La ligne d'opérations secondaire se dirige-
» rait de Bamberg sur le même point d'Aschaf-
» fenbourg par Eltman, Schweinfurt, Gemund
» et Lohr.

» Les troupes de Bamberg se joindraient dans
» leur route aux garnisons de Schweinfurt, de
» Gemund et de Lohr, et à la colonne mobile
» du chef de brigade Dessaix.

» Si par une manœuvre de l'ennemi, quel-
» que corps de la gauche du côté de Forcheim
» se trouvait coupé, il se retirerait sur Bamberg
» ou Eltman, et suivrait la ligne d'opérations
» secondaire.

» D'après cela, tous les mouvemens que vous
» devez faire, ou du moins l'intention de ces
» mouvemens, doivent avoir pour objet de
» vous tenir en mesure de pouvoir vous porter
» sur la ligne d'opérations principale en y pri-
» mant l'ennemi, ou en manœuvrant sur lui
» pour l'empêcher d'y agir lui-même.

» Mais le Général en chef vous prescrit ex-
» pressément de ne songer à effectuer vos mou-
» vemens sur les lignes d'opérations qu'après
» un combat décisif, où l'avantage sera resté
» à l'ennemi d'une manière incontestable,

» et avec des pertes considérables de notre
» part (1)».

D'après ces dispositions, l'armée se serait retirée par Francfort sur Mayence; mais en examinant avec attention le grand bassin compris entre le Necker inférieur, le Bas-Mein et la partie du Rhin depuis Manheim jusqu'à Mayence, on pourrait trouver un mouvement plus avantageux pour une armée en retraite.

La dernière position pour le corps agissant sur la ligne d'opérations principale, qui deviendrait première position à occuper dans le cas d'une invasion, serait entre le coude du Mein à Miltemberg et le coude du Necker à Eberbach, passant par Amorbach, Mudach et Limpach; le corps agissant sur la ligne d'opérations secondaire viendrait toujours déboucher dans la plaine par Aschaffenbourg.

Les mouvemens s'effectueraient pour lors sur Franckenthal ou Worms, par l'Odenwald; Franckenthal lierait efficacement Mayence à Landau, et couvrirait la gorge de Kayserslautern. Les troupes de la gauche appuyées au Mein, feraient leur mouvement par Eulbach, Michelstadt, Erbach, Fürth et Weinheim; celles

(1) Extrait du régistre d'ordres, au quartier-général d'Herzogenaurach, le 2 Nivôse, an 8.

de la droite appuyées au Necker, par Berfeld, Fürth et Weinheim, ou le long du Necker, par Heydelberg et Weinheim. Le corps d'Aschaffenbourg arriverait au même point de Weinheim par deux routes ; la première ayant douze lieues et passant par Gross-Ostheim, Sandbach, Richelseim et Rimbach ; la seconde plus longue de quatre lieues que la première, mais un peu meilleure, se dirige par Gross-Ostheim, Umbstadt, Krumbach, Richelseim, etc. : il y a déjà long-tems que la réparation de ces routes avait été ordonnée par l'assemblée du Cercle de Franconie; mais l'Electeur de Mayence s'y était toujours opposé.

L'Odenwald, ou bois d'Othon, est un grouppe de montagnes, dont la plus grande hauteur se trouve vers Eulbach, et dont les contreforts s'étendent en divergeant vers Darmstadt, Aschaffenbourg, Miltemberg, Morbach et Heydelberg. Depuis cette dernière ville jusqu'à Darmstadt, la chaîne suit une ligne droite parallèle au Rhin ; dans cette étendue elle n'a que de très-petits filets d'eau.

Les armées n'ont jamais agi entre le Mein et le Necker ; on n'y a vu que quelques partis de cavalerie. On sait qu'aussi-tôt que nos armées manœuvraient sur la droite du Rhin, la ligne d'opérations était sur le Haut-Necker et le Da-

nube, sur le Mein et la Rednitz; et avant cela, les Autrichiens communiquaient du Haut au Bas-Rhin par la Berg-Strass. Les marches d'armées dans ce pays sont très-praticables; s'il n'y en a pas eu jusqu'à présent, c'est que les opérations ne les ont point rendues nécessaires.

La Berg-Strass, route célèbre, qui va sans dévier d'Heydelberg à Francfort, est établie sur le revers de l'Odenwald qui regarde le Rhin; elle cotoie le pied des montagnes. La plaine comprise entre cette route et le Rhin se courbe à angle droit à Darmstadt, et s'étend jusqu'en avant d'Aschaffenbourg; elle a environ seize lieues de l'est à l'ouest, et neuf du nord au sud: le terrain en est très-gras et argilleux au pied des montagnes, et sabloneux dans tout le reste. Les eaux de pluie pressées par les débordemens du Mein et du Rhin, inondent cette plaine, et la laissent couverte de marécages et de flaques d'eau qui rendent les communications difficiles et souvent impraticables.

C'est cependant à travers cette plaine que les colonnes sont obligées de diriger leur marche, pour aller passer le Mein sur le pont de Francfort, et de-là se porter sur Mayence.

En négligeant d'occuper Franckenthal, l'ennemi a toutes les facilités pour faire arriver par le Necker (10) les bateaux ou radeaux qui sont

très-nombreux sur cette rivière, et généralement tous les agrès nécessaires à l'établissement de ponts sur le Rhin.

En interceptant la communication de Mayence à Landau, occupant la gorge de Kayserslautern et poursuivant ses succès, l'armée en retraite sur Mayence est obligée de se jetter dans le Hundsruck.

Mayence n'est donc point située de manière à en faire une grande place de dépôt, également propre à l'offensive et à la défensive.

Mayence, en face du Mein et de la grande route de Francfort, devait être d'un intérêt majeur pour l'ennemi, puisque l'invasion de notre territoire se trouvait préparée, que l'ennemi avait une communication toute établie, une tête de pont pour la couvrir, et qu'il n'avait plus à courir les chances d'un passage de vive force ou par surprise ; elle lui procurait le même avantage que nous donnait contre lui les têtes de ponts d'Huningue, Kehl, Cassel et Dusseldorf.

Cet avantage était d'une telle importance, qu'on a vu sous Louis XIV la plus grande partie des projets d'invasion en Allemagne exiger, comme opération préliminaire, de s'emparer de Philisbourg. Ce point se trouvait alors, à raison de l'organisation de nos frontières, sur la ligne d'opérations la plus courte pour se porter de

Landau

Landau dans la Franconie; on cherchait à se procurer, par la prise de cette place, une bonne tête de pont couvrant une communication assurée.

L'importance de Mayence pour l'ennemi a pu faire croire qu'elle avait les mêmes avantages pour nous; de-là l'idée d'en faire une très-grande place de dépôt.

Il était résulté de cette idée des projets considérables, en partie exécutés, qui offraient sur les deux rives une étendue de deux lieues en ligne droite d'ouvrages fortifians, qui eussent exigé dans la partie seule de Mayence, pour être mis dans un état respectable, une dépense estimée par apperçu à dix millions, et pour leur défense trois cent quatre-vingt bouches à feu, quatre cents mille palissades, vingt-cinq mille hommes de garnison, deux mille quatre cents chevaux, et des approvisionnemens en conséquence (11).

Depuis la prise de Mayence par les Français, au mois d'Octobre 1793, toute l'Europe a jetté les yeux sur elle, et sa possession a été convoitée par les armées belligérantes. Les opinions sur la valeur de cette place ont beaucoup varié. Custine qui la conquit par ruse, s'y croyait invincible. Les Prussiens la réduisirent par la famine

et par la force dans la campagne de 1793. Enfin, cette place, par suite d'évènemens politiques, est restée au pouvoir de la France. Après que Custine fut entré dans cette place, il fit exécuter quelques ouvrages; et dans l'état où il la laissa elle fit une brillante défense, parce qu'elle fut mal attaquée, qu'elle renfermait vingt-deux mille hommes de troupes aguerries et des mieux disciplinées, et des Chefs habiles, tels que Douaré, Meunier, Kléber, Beaupuis et Dubayet.

Depuis qu'il était décidé que la France serait bornée par le Rhin, on s'était occupé de l'aspect sous lequel Mayence devait être considérée. Comme dans ce moment encore, elle n'est qu'une place ordinaire, on a proposé de la faire passer à une place de premier ordre; 1.° en fortifiant sa gorge; 2.° en établissant extérieurement et d'une manière permanente des camps retranchés, et autres ouvrages au moyen desquels la garnison composée de vingt-cinq mille hommes, pourrait empêcher pendant deux mois le dispositif des attaques.

La position topographique de Mayence est ingrate; elle force à déployer des moyens qui passent une mesure raisonnable, et de pareils moyens font prendre le change sur sa véritable destination. Avec Cassel et les trois camps retran-

chés, il est probable que vingt-cinq mille hommes n'auraient point été suffisans pour faire l'espèce de guerre qu'on voulait se procurer en avant des fronts accessibles; et doit-on enfermer environ trente mille hommes dans des retranchemens, pour défendre une position dont les avantages, quant à l'offensive et à la défensive, ne sont nullement démontrés ?

Si l'on jette un coup d'œil sur le cours du Rhin, on voit que de Franckenthal à Bingen, il forme un grand coude dont Mayence occupe l'extrémité de la flèche: il suitde-là que l'ennemi en effectuant un passage, soit du côté de Franckenthal, soit dans le Hundsruck, tourne la position de Mayence par un mouvement très-court et impossible à prévenir; or, une position qui se trouve dans le cas d'être subitement investie, ne peut convenir à une place de dépôt renfermant tous les objets propres à une guerre offensive. Une pareille place doit avoir des points surveillans qui l'entourent et qui arrêtent l'ennemi dans ses premières demarches; il ne faut pas en outre que sa garnison soit l'équivalent d'une armée, et toute place, même de dépôt, devrait être établie de manière à ne pas exiger plus de douze mille hommes pour sa défense.

L'expérience a prouvé ce que nous venons

de dire. Custine sentant que l'ennemi pouvait l'investir dans Mayence, par le Hundsruck, s'y porta rapidement; mais l'ennemi l'ayant forcé à la retraite, l'investissement de Mayence fut fait dans le jour, en présence même de l'armée. La dernière guerre a encore prouvé que Mayence n'est pas le point où il faut passer le Rhin, pour seconder la grande armée qui opère dans la Souabe; le véritable point de passage est à Franckenthal : il est visible que la ligne d'opérations est plus directe, et les mouvemens plus sûrs pour les marches des recrues, des convois et le cas d'une retraite.

Mayence réduite à son enceinte pour la défendre contre les partis, et protégée par une place de première ligne sur la hauteur de Weisenau, paraîtrait remplir le but de sa position, et conserverait tout-à-la-fois les avantages d'une ville de commerce, et d'une bonne position militaire.

Mayence, par sa situation, aurait dû être ce qu'est devenu Francfort; mais Mayence avait le double malheur d'être ville forte, et chef-lieu d'un État ecclésiastique, deux obstacles à peu-près insurmontables au commerce et à l'industrie qui ne demandent pour prospérer que liberté et franchise.

Mayence maintenant française doit devenir

l'entrepôt du commerce, de la navigation du Rhin, et le centre de toutes les affaires avec cette partie de l'Allemagne qu'elle avoisine.

Il ne s'agit plus de rivaliser de spéculations avec la rive droite, il faut les concentrer toutes sur la rive gauche, sur-tout à Mayence. Il est donc nécessaire de donner, de prodiguer même les encouragemens, les franchises, les facilités de toute espèce aux habitans de la rive gauche, à leur commerce, à leurs ports : de-là suit naturellement la solution de la question du placement des barrières, qui paraissent devoir être reculées, si l'on ne veut faire regretter à la plupart de ces nouveaux français, le séjour de leur ancienne patrie, et peut-être les porter à l'abandonner; car le commerce s'établit toujours où il y a le plus d'avantages.

Cette dernière considération mérite d'autant plus d'être appréciée que la limite politique des deux États ayant été fixée au moyen du *Thalweg*, ou courant principal du fleuve, cette limite est sans cesse variable; en effet, la direction du Thalweg ne peut avoir rien de fixe par rapport aux rives, ou bien au cours navigable d'un fleuve, parce que les points d'incidence sont sujets à changer, soit par des atterrissemens naturels produits des crues successives, soit par des ou-

vrages d'art attachés à l'une ou à l'autre des berges. Ce n'est qu'au dessous des affluens où la direction du Thalweg est la même, parce qu'il y a des atterrissemens constans aux embouchures de ces cours d'eau ; ainsi, à raison de l'embouchure du Mein, le point d'incidence du Rhin sera toujours du côté de Mayence.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(1) *Traité entre Sa Majesté Britannique et Son Altesse électorale l'Archevêque de Mayence.*

Fait à Pfora, près Donauschingen, le 30 d'Avril 1800.

Soit notoire à tous ceux à qui il appartiendra que son altesse électorale Monseigneur l'Archevêque de Mayence se trouvant en sa qualité de Membre de l'Empire, et par une suite de son attachement à sa Constitution, engagée dans la guerre que le Corps germanique a été obligé de déclarer à la France, pour la défense et le maintien de sa Constitution, ainsi que de l'intégrité de son territoire, et bien convaincue de la nécessité d'employer à ce but salutaire, non-seulement les forces que les Loix de l'Empire exigent de chacun de ses Membres, à titre de contingent, mais de développer même de plus grand, moyens, afin de parvenir plutôt à une paix honorable et solide; ce que la prise de possesion, par la France, d'une partie considérable de ses États, et les invasions réitérées, faites par la même Puissance, dans les autres possessions de Son Altesse électorale, ainsi que l'épuisement de ses moyens causés par les efforts extraordinaires déjà faits par Elle, pour le soutien et l'avantage des armées agissantes pour la cause commune en Allemagne, ne lui permettent pas de faire par Elle-même, dans la proportion qu'elle auroit désiré; Elle s'est adressée à Sa Majeté britannique, qui par une suite de l'agression hostile de la France, se trouve également en guerre avec le même ennemi. En invitant Sa Majesté à aider Son Altesse électorale à concourir à l'exécution de ces

mesures, par tels arrangemens qui pourraient être jugés convenables : Sa Majesté, de son côté, partageant les sentimens de Son Altesse Électorale à cet égard, et souhaitant de lui donner une preuve de son amitié et de son desir de favoriser, autant qu'il dépendra d'Elle, l'objet juste et salutaire que Son Altesse Électorale a en vue, a nommé le sieur William Wickham, son Ministre plénipotentiaire et Commissaire, pour régler plus particulièrement les points relatifs à cet objet important, et Son Altesse Électorale a nommé, de sa part pour le même but, le Comte de Spaur, son Conseiller intime, lesquels après l'échange de leurs Plein-pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivans :

ARTICLE I.er

Son Altesse Électorale Monseigneur l'Archevêque de Mayence, mettra à la disposition de Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, un corps de trois mille deux cent soixante-quatre hommes, tant infanterie que cavalerie, celle-ci ne dépassant pas la proportion d'un onzième du corps entier pour servir dans telle partie que ce soit en Europe, où Sa Majesté Britannique l'exigerait, et cela pendant tout le tems que Sa Majesté prendra part active sur le continent dans la guerre actuelle, et pour le terme de trois ans, si des évènemens heureux permettaient à l'Europe, à cette époque ou plutôt, de jouir d'une paix solide et durable; Sa Majesté Britannique se réservant dans ce dernier cas, c'est-à-dire, si la paix continentale se faisait avant l'expiration de trois ans, la liberté de ne plus faire usage de ce corps, en prévenant Son Altesse Électorale de ses intentions à cet égard trois mois d'avance, pendant lesquels la solde et les autres émolumens

des troupes continueront à leur être payés sur le pied et de la même manière ci-après énoncés.

I I.

Ce corps entier, ainsi que le Général nommé par Son Altesse Électorale, pour le commander, seront sous les ordres de tel Général en chef des armées alliées, qu'il plaira à Sa Majesté Britannique de désigner à cet effet; ils lui obéiront, d'après les loix de la guerre et de la discipline militaire, pour tout ce qui concerne la marche de la guerre et l'ensemble des opérations. Bien entendu cependant, que dans tout ce qui ne regarde que leur discipline et leur organisation intérieure et particulière, les troupes mayençaises fournies en vertu de ce traité, resteront sous le commandement immédiat de leurs propres Officiers.

On les traitera en tous points, tant en ce qui concerne le service militaire, que sur tout autre objet, sur le pied d'une parfaite égalité avec les troupes de la Puissance avec l'armée de laquelle elles agiront.

Ledit corps sera du reste absolument indépendant, et en sus des troupes que Son Altesse Électorale doit fournir pour son contingent à l'armée de l'Empire.

I I I.

Ce corps exercé, discipliné, armé, équipé et pourvu de tout attirail de guerre, de l'artillerie de campagne, à raison de deux pièces par bataillon, et de munitions nécessaires, étant actuellement près à partir, partira pour la destination qui lui sera désignée, huit jours après la première réquisition, qui en sera faite par le Commissaire de Sa Majesté Britannique, nommé à cet effet.

I V.

Afin de subvenir aux frais de levée et d'équipement de ce corps, et de faciliter à Son Altesse Électorale, les moyens de la mettre à même de s'unir promptement aux troupes destinées à agir contre l'ennemi commun, Sa Majesté Britannique s'engage à payer à Son Altesse Électorale, la somme de quatre-vingts écus de Banque, pour chaque cavalier monté, armé, équipé et exercé; et celle de trente écus de Banque, pour chaque fantassin armé, équipé et exercé : l'écu de Banque éstimé à quatre schellings neuf deniers et trois quarts anglais. Une moitié de cet argent sera payée le jour même de la signature du présent traité; et l'autre, le jour où la troupe sera passée en revue, et approuvée par le Commissaire de Sa Majesté Britannique.

V.

Sa Majesté Britannique, en considération de la longue durée de cette négociation occasionnée par la privation des moyens de communication entre l'Angleterre et le continent, et pour dédommager en partie Son Altesse Électorale des frais que lui a causés pendant cet intervalle de tems l'entretien de ces troupes levées extraordinairement par Son Altesse Électorale, dans l'espérance que cette négociation serait amenée à une fin prompte et heureuse, consent à lui payer la solde, mais non pas la subsistancedu corps stipulé dans le présent traité, depuis le 23 de Janvier dernier jusqu'au jour de la signature de ce traité.

V I.

Sa Majesté Britannique, considérant aussi les efforts extraordinaires qu'à faits Son Altesse Électorale, pour

mettre les milices de son pays en état de s'opposer avec effet aux tentatives hostiles de l'ennemi, et pour reconnaître publiquement les services rendus par ces braves troupes, soit à l'Allemagne, soit à la cause des alliés en général, paiera à Son Altesse Electorale, pour l'aider à couvrir les frais de leur levée et de leur armement et subsistance en campagne, la somme de cent mille florins argent d'Empire, et de plus, pendant que Sa Majesté Britannique prendra part à la guerre sur le Continent, et que ces troupes seront au nombre de cinq mille au moins sous les armes, la somme de quatre kreutzers, argent d'Empire, à chaque homme par jour, bien entendu que cette dernière somme ne sera payée dans aucun tems que pour la portion de ces troupes qui seront alors effectivement en campagne, agissant sous les ordres du Général en Chef des Armées Impériales et Royales.

VII.

La solde de ce corps, ainsi que sa subsistance, et tout son entretien sur le pied de guerre usité dans l'Armée Impériale et Royale, commencera à courir du jour même de la signature du présent traité. Elle continuera à être payée par Sa Majesté Britannique, tant pour le prêt et subsistance des soldats, que pour les autres émolumens quelconques, et sans exception, aussi longtemps que ce corps sera activement employé par Sa Majesté Britannique. Mais dès qu'il plaira à Sa Majesté de n'en plus faire usage, et que les trois mois d'avertissement stipulés dans l'article premier seront expirés, elle paiera à Son Altesse Electorale, pour le reste du tems de la durée du présent traité, un subside proportionné à la force du corps fourni par Son Altesse Electorale, et

calculé sur les bases du subside accordé à son Altesse Sérénissime le Landgrave de Hesse-Cassel, par le traité conclu entre Sa Majesté Britannique et le Sérénissime Landgrave, et signé à Cassel, le 10 d'Avril 1793. Sa Majesté Britannique s'engage à payer de plus dans ce cas là, extraordinairement et en sus du courant, un hors de solde et d'émolumens pour fournir aux frais de retour de ce corps, lorsqu'il rentrera dans les Etats de Son Altesse Electorale.

Afin de prévenir toutes les contestations qui pourraient naître au sujet de la solde et émolumens, ainsi que des objets relatifs à l'entretien de ce corps, les hautes parties contractantes conviendront par leurs Commissaires respectifs nommés à cet effet d'une somme fixe, d'après laquelle ces différens articles seront évalués et acquittés pendant la durée du présent traité.

VIII.

Tous les déserteurs mayençais seront fidèlement restitués pendant la durée du présent traité, et sous la réserve de réciprocité, toutes les fois qu'ils seront découverts dans les endroits dépendans de Sa Majesté Britannique, ou dans les corps levés par ses ordres.

Les prisonniers faits sur les troupes mayençaises seront échangés par Sa Majesté Britannique au même terme et de la même manière que les autres troupes allemandes qu'elle vient de prendre à sa solde.

IX.

Son Altesse Electorale s'engage à tenir ce corps toujours complet, et d'envoyer les recrues nécessaires équipées, de trois en trois mois, et plutôt même si l'état des choses l'exige absolument.

X.

Il dépendra du Commissaire de Sa Majesté Britannique de faire de ce corps, soit en entier, soit en partie, une ou plusieurs revues par an, de manière cependant que, pour ne pas courir risque de déranger les opérations de la campagne, elles ne puissent avoir lieu plus fréquemment que tous les deux mois. Les Commissaires et Officiers, tant Généraux que Commandans des régimens, et tout Officier ou autre personne chargée de conduire les recrues au corps, seront tenus chacun de fournir audit Commissaire de Sa Majesté Britannique l'état de situation actuelle, soit du corps entier, soit des régimens, soit des recrues, toutes les fois que ledit Commissaire jugera convenable de le demander.

XI.

Son Altesse Electorale ayant à la demande expresse de Sa Majesté, en vertu de l'article IX, renoncé entiérement à tous les avantages de la vacante solde, laquelle dans tout traité de ce genre a été regardée comme le principal fonds pour subvenir aux frais du recrutement, et ayant par l'article X donné toutes les facilités possibles au Commissaire de Sa Majesté Britannique de vérifier l'état exact du corps dans tous les tems, et le nombre et la nature des recrues qui lui seront envoyées, Sa Majesté Britannique, sentant tout l'avantage de cet arrangement, soit par le bon entretien du corps, soit par les services effectifs qu'il se trouvera par-là à même de rendre pendant toute la durée de la campagne, autant qu'au commencement, s'engage à payer à Son Altesse Electorale, pour frais de recrutement, une somme calculée sur le pied de trente écus de banque pour chaque recrue disciplinée, armée et équipée, qui sera fournie en rem-

placement des hommes qui périront, ou qui seront mis hors d'état de service pendant le tems que ces troupes seront employées par Sa Majesté.

Les déserteurs sont formellement exceptés de cet article, et leur remplacement restera entièrement à la charge de Son Altesse Electorale.

XII.

L'artillerie et autres effets et ustensiles de guerre perdus devant l'ennemi seront remplacés aux frais de Sa Majesté Britannique à un prix fixe et déterminé, à convenir entre les Commissaires des hautes parties contractantes.

XIII.

Son Altesse Electorale s'engage, tant que durera le présent traité, à n'ouvrir aucune négociation avec la France à l'inçu de Sa Majesté Britannique; mais elle lui communiquera fidèlement, soit à ses Ministres et Commissaires duement autorisés à cet effet, toutes les ouvertures et propositions qui seront faites à cette fin. En cas de contravention au présent article, Sa Majesté Britannique ne serait plus obligée de son côté à remplir les engagemens auxquels elle se trouverait alors tenue, et serait pleinement autorisée à regarder les stipulations du présent traité comme nulles et non avenues.

Sa Majesté Britannique de son côté s'engage, pendant la durée du présent traité, à ne conclure aucun traité avec la France sans que son Altesse Electorale soit nommément comprise, et que ses intérêts n'y aient été réglés.

XIV.

Sa Majesté Britannique promet de veiller à la sûreté des domaines et possessions de son Altesse Electorale, et

de diriger les opérations militaires, autant que cela dépendra d'elle, et que les circonstances de la guerre et les intérêts de la cause commune le lui permettront, de manière à ce que les Etats de son Altesse Electorale, actuellement occupés par ses propres troupes, ou par les armées alliées, seront couverts et épargnés le plus possible. Si cependant, nonobstant les mesures qui seraient prises dans cette vue, une partie des Etats susmentionnés de son Altesse Electorale était attaquée par l'ennemi en haine du présent traité, Sa Majesté Britannique prendra, de concert avec ses hauts alliés, les mesures qui seront jugées les plus convenables pour procurer à son Altesse Electorale une indemnité proportionnée aux pertes qu'une telle invasion ferait éprouver à l'une ou l'autre de ces Provinces.

XV.

Pour donner à son Altesse Electorale une marque encore plus forte de son amitié, ainsi que de l'intérêt vif et sincère qu'elle prend au bien de l'Electorat, Sa Majesté Britannique observera la même conduite par rapport aux autres possessions de son Altesse Electorale, à mesure qu'elles seront reconquises et tirées des mains de l'ennemi, et s'employera de plus de la manière la plus efficace, de concert avec ses alliés, pour obtenir, lors de la pacification générale, la restitution complète des Etats que la Maison possédait au commencement de la guerre actuelle, tels qu'ils se trouvaient à cette époque.

XVI.

Le corps stipulé dans le présent traité pourra être porté jusqu'à six mille hommes, moyennant une augmentation de frais de levée et d'équipemens, ainsi que

de solde et autres émolumens, calculés sur les bases du présent traité, d'après l'augmentation en hommes qui sera convenue entre les hautes parties contractantes.

XVII.

Les clauses et stipulations de la présente convention seront communiquées en entier et sans réserve à Sa Majesté Impériale et Royale l'Empereur des Romains. Il lui sera libre d'y accéder autant que la nature des divers articles et stipulations le lui permettra, de même qu'à telles modifications ou additions que les hautes parties contractantes pourraient y apporter par la suite.

XVIII.

Les ratifications du présent traité seront échangées dans l'espace de quatre semaines, ou plutôt si faire se peut.

En foi de quoi les soussignés ont signé le présent traité, et y ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait à Pfora, près de Donauschingen, le trentième jour du mois d'Avril, 1800.

Signé, (L.S.) W. WICKHAM.

(L.S.) HENRY, Comte DE SPAUZ.

(2) *Coup-d'œil sur la révolution de Hollande, en 1787, pour rétablir le Stathouder.*

Il fut une époque en Hollande où le souvenir des grandes actions maintenait en honneur l'Etat militaire. La Nation venait de conquérir sa liberté par les armes; les Guerriers Français les plus distingués, allaient auprès de l'immortel Maurice de Nassau pour achever de se former; et le nom du célèbre Cohorn brillait à côté de celui de Vauban. Mais ce peuple a éprouvé que le desir croissant des richesses peut nuire aux moyens de défendre ce même or, auquel on avait attaché tant de prix. Les Chefs du Gouvernement, au lieu d'employer toute leur influence pour arrêter une dégénération aussi funeste, ne firent que l'accroître, et le Feld-Maréchal Prince de Brunswick, Gouverneur du Stathouder, consomma la ruine de l'esprit militaire.

Allié de la Prusse, soutenu par l'Angleterre, et suivant les projets d'aggrandissement de la Maison de Nassau, le Capitaine-Général de la République des Provinces-Unies en était véritablement souverain.

La politique du Duc de Brunswick avait été de faire attribuer au Stathouder les nominations aux Régences des Villes, ce qui lui assurait les suffrages de la majorité de l'Assemblée des Etats-Généraux, où il étoit essentiel qu'il pût faire passer toutes ses résolutions et les divers projets relatifs au maintien de sa puissance.

Depuis près de deux cents ans, l'Angleterre et la France travaillaient, chacune de leur côté, à s'attacher exclusivement la Hollande, et à la lier par des traités de commerce. L'objet de ces traités était de diminuer son

influence dans les différentes branches de trafic, que son activité, son économie, son industrieuse application, et la religieuse observance de ses engagemens lui avaient ouvertes avec avantage dans tous les coins du Globe.

Sous le Ministère de Vergennes, le seul Ministre peut-être qui, depuis long-tems, eût cherché à rendre à la France sa prépondérance dans le Continent, mais qui fut entravé dans sa marche, le Gouvernement Français n'ayant pu parvenir par la voie des négociations à détacher la Hollande de son alliance avec l'Angleterre, jugea qu'il n'y réussirait qu'en fomentant des divisions intestines. Il se forma dès-lors un parti patriote, qui se déclara contre l'autorité du Stathouder, et résolut d'en secouer le joug.

Les prétentions des Patriotes paraissaient à leurs yeux très-plausibles; ils ne voulaient point de démocratie absolue, ni d'aristocratie de famille; ils demandaient que le pouvoir du Stathouder fût limité, et qu'il n'eût point le droit de nommer aux Régences des Villes; c'est dans ce sens que les Ambassadeurs Français à La Haye, dirigeaient les mouvemens des mécontens.

Les conciliabules nocturnes, les écrits, les pamphlets, le mépris des autorités, l'insulte faite aux Magistrats, les provocations, les voies de fait, en un mot tout le cortège des révolutions naissantes avait allarmé le Stathouder et la Cour de Berlin, et tenait en éveil le Cabinet de Saint-James. Le Gouvernement Français autorisait, mais n'avouait pas, les secours en hommes qui passaient en Hollande sous le nom de Volontaires.

Il parvint à donner à ce pays pour Chef militaire le Comte de Maillebois, Général autrefois distingué par de grands talens; mais éloigné depuis long-tems des

affaires, tourmenté par la goute et par une femme, ce Général ne prit point une part très-active aux intérêts des Patriotes. Lorsque les mouvemens eurent éclaté et qu'on le pressa d'agir, il répondit *qu'il étoit venu au service des Etats unis, et non au service des Etats désunis*.

La Princesse d'Orange paraissait plus propre que le Stathouder à résister aux intrigues de la France; sœur du Roi de Prusse, fière d'être nièce du Grand Frédéric, jalouse de son autorité, elle se livrait avec abandon aux conseils ambitieux que lui faisait donner la Cour de Londres par le Chevalier Harris, son Envoyé extraordinaire, depuis Lord Malmesbury, que nous avons vu figurer en France dans les conférences de Lille. Elle était sûre de l'appui de la Prusse, qui pouvait être de quelque poids dans la balance politique de l'Europe; la force militaire de cette Puissance se ressentait encore de cette organisation, de cette discipline qui l'avaient tant illustrée, elle comptait parmi ses guerriers un grand nombre de Soldats de Frédéric et plusieurs Généraux ses élèves.

Les Ministres Français qui auraient dû ménager la Princesse d'Orange, dont ils savaient l'influence dans les affaires, la traitaient avec très-peu de déférence, et cherchaient à l'avilir par leur conduite et leurs discours; tandis que le Chevalier Harris, épousant les vues et les intérêts de la Princesse, redoublait d'activité et de moyens pour tout voir, tout connaître, tout diriger.

Le Ministère de France venait de changer : au Comte de Vergennes, qui eût soutenu les Patriotes Hollandais, avait succédé Montmorin, et à celui-ci, pour les affaires étrangères, un principal Ministre, Brienne, Archevêque de Toulouse, Homme-de-Lettres, auteur de plusieurs

Mandemens et de quelques articles dans l'Encyclopédie: on lui supposait de grands talens en administration, parce que les circonstances en exigeaient; on le croyait sur-tout propre à réparer le désordre des finances. Il sentit aisément que pour en venir à bout, il fallait éviter de s'engager dans une guerre ruineuse; cependant on voulut essayer de conserver les apparences envers les mécontens. Les Ambassadeurs Français eux-mêmes, trompeurs ou trompés, les soutenaient dans leur espoir: *Arrivez, mon cher Comte*, écrivait Bourgoing au Rhingrave de Salm, Prince Allemand au service de France, que l'on faisait succéder au Comte de Maillebois; *arrivez, pressez-vous de vous rendre auprès de moi, et ne criez plus contre la France, le Roi acquiesce à toutes les demandes des Patriotes.*

Mais les principes du Gouvernement avaient réellement changé. Les affaires de la Hollande n'inspiraient plus le même intérêt, on ne prit que des demi-mesures, et les Puissances amies du Stathouder s'empressèrent d'en tirer parti.

Les Patriotes Hollandais qu'on avait soulevés sentant leur insuffisance, réclamaient instamment les secours consentis en secret par le Gouvernement Français; les circonstances devenaient d'autant plus urgentes que les négociations de l'Angleterre et de la Prusse avaient un caractère imposant; on ne proposait plus de moyens de conciliation, on prenait le ton de la menace, les partisans du Stathouder augmentaient et devenaient plus confians; les Patriotes, incertains de l'appui de la France, n'avaient plus la même ardeur et paroissaient découragés. Le Ministère Français ordonna un mouvement de troupes qui devaient se réunir au camp de

Givet; la Prusse profita de cette démarche, et en fit avancer jusqu'à Wesel; mais ce mouvement des troupes françaises, dont toutes les gazettes retentirent avec affectation, ne fut point effectué. Le seul secours envoyé en Hollande se réduisit à quelques Ingénieurs, et à cent cinquante hommes d'artillerie commandés par neuf Officiers. On les dirigea de Givet sur Tongres et Gertruydenberg, à travers ce désert de landes qui sépare la Meuse de l'Escaut.

Il fut enjoint aux Officiers de prendre des habits bourgeois, et de ne rien porter avec eux qui pût faire soupçonner qu'ils étaient militaires. Les Canonniers avaient été vêtus d'habits les plus disparates en étoffes, en coupes, en couleurs, qu'on avait tirés des friperies de Paris (1). Ainsi ce détachement, composé d'hommes d'élite, et l'on sait ce qu'étaient nos régimens d'artillerie, donnait plutôt l'idée d'une mascarade que d'une troupe réglée, et devait nécessairement compromettre le Gouvernement qui, en faisant passer de pareils secours, semblait craindre de les avouer.

Des mesures de ce genre pouvaient à peine servir à colorer aux yeux des Patriotes le refus tacite de les seconder, et prouvaient à l'Angleterre et à la Prusse que la France ne pouvait pas agir, ou ne le voulait point. En effet, ces deux Puissances ne perdirent pas un moment pour profiter de cette conjoncture, elles résolurent de faire entrer en Hollande des troupes Prussiennes; mais comme il leur fallait un prétexte qui pût pallier une

(1) Ces costumes bizarres attiraient sur la route des plaisanteries aux Canonniers, qui se contentaient de répondre sur le même ton : *Le Commissaire de Givet a fait notre toilette.*

pareille aggression, le Chevalier Harris suggéra à la Princesse d'Orange de s'acheminer vers La Haye. Le Stathouder ayant un parti considérable dans la Capitale, il devoit nécessairement résulter de cette démarche, ou que la Princesse d'Orange y arriverait, et que pour lors elle ferait déclarer la Province d'Utrecht en faveur de son mari, ou bien qu'on l'empêcherait de terminer son voyage, et cet incident serait présenté comme une insulte faite à la sœur du Roi de Prusse, et dont Sa Majesté devrait obtenir une satisfaction éclatante. Il était assez difficile aux Patriotes Hollandais de se tirer de ce dilemme politique, aussi fallut-il se résoudre à recevoir le joug; la Princesse s'était mise en marche de Nimègue, elle fut arrêtée à Schonhoven; mais on eut pour elle toutes sortes d'égards. Le Manifeste du Roi de Prusse était tout prêt, et comme les Gouvernemens qui n'ont point d'appui dans leur force ou dans leur organisation sont traités avec assez peu de ménagement, à peine les têtes de colonnes s'étaient montrées sur la frontière, que le territoire de la République se trouva violé, sans qu'il eût été possible d'opposer à cette invasion une résistance raisonnable.

Par suite de la division des Hollandais en deux partis, Utrecht était devenu un des points les plus intéressans, puisqu'il servait de contrepoids aux prétentions du Stathouder : aussi ce Prince avait-il établi son camp à quelques lieues de la Ville; n'ayant ni la force ni les moyens de la réduire, il se contentait de la menacer, en attendant l'effet des mesures que la politique lui fournirait.

Tout était en mouvement à Utrecht pour en opérer la défensive. Cette Ville, très-grande, très-populeuse, n'a qu'une mauvaise enceinte en briques, sans parapet

ni terrassement; elle ne pouvait tirer sa défense que des batteries construites sur les chaussées, combinées avec les obstacles que devaient offrir les terrains inondés à droite et à gauche de ces digues. Malheureusement le Lech fut très-bas cette année, et l'on put à peine obtenir un blanc d'eau. Les bons esprits ne se faisaient pas illusion sur la nature de pareils obstacles : *Voilà*, disait-on, *ces inondations tant vantées, il n'y aura pas de quoi laver les pieds des chevaux des Prussiens!* Ce nom de Prussien imprimait la terreur parmi ces milices peu aguerries; la nuit la moindre lueur, le moindre bruit dans la campagne, c'était l'artillerie, c'était la cavalerie Prussienne, qui arrivaient pour attaquer; aussitôt le feu commençait sans ordre, il se prolongeait sans qu'il fût possible de l'arrêter, et le tout pour combattre le fantôme terrible de la peur.

Du moment où l'on avait été imbu du projet d'invasion des Prussiens, chacun se demandait avec le plus vif empressement : où sont les Français? Les Français arrivent-ils? Viendront-ils à notre secours? On appellait à grands cris, on desirait avec une cruelle sollicitude les troupes du camp de Givet; ce camp n'existait pas; aucunes troupes ne s'étaient mises en mouvement, un silence perfide, seule réponse à ces ardentes provocations, soutenait encore ces malheureux près de se livrer au désespoir.

Bientôt l'état de faiblesse d'Utrecht devint pour le Rhingrave un prétexte qu'il sut faire servir à ses projets; le Conseil de guerre assemblé par ses ordres, décida que la place n'étoit pas tenable.

Ce Prince adroit, actif, spirituel, avec toutes les manières d'un homme de Cour, avait d'abord accablé ces

froids Bataves de sa popularité ; il se laissa séduire, et la Hollande fut livrée au Stathouder. On lui avait soupçonné des vues plus étendues ; telle était l'opinion de Daverhoult, un des Régens de la Ville d'Utrecht, homme ardent, instruit, patriote zélé, et qui depuis le combat de Jutphaas, avait acquis assez de prépondérance pour pouvoir les lui reprocher.

D'accord avec l'Angleterre et la Prusse, le Rhingrave ordonna, lors de la nouvelle de l'invasion des troupes de cette dernière Puissance, que la Ville serait évacuée. Dans la nuit du 15 au 16 de Septembre, Utrecht fut abandonnée au Stathouder ; il y fit son entrée le lendemain.

Une détermination aussi prompte, à laquelle on était loin de s'attendre, jetta les Patriotes dans la consternation ; ils crurent déjà voir élever les échafauds, dresser les listes de proscription, et satisfaire les haines, les vengeances personnelles du maître, des sous-ordres et des valets. Les gens riches, les hommes faibles et timides, et ceux qui avaient manifesté des opinions exagérées, quittèrent précipitamment la Ville, et furent se retirer à Amsterdam ; cette évacuation avait l'air d'une déroute plutôt que d'une marche : on ne fuyait point devant les Prussiens, mais devant le nom Prussien. La garnison sortit sur deux colonnes ; la première se dirigea vers Woerden, où résidait la *Commission de défense* de la Province d'Utrecht ; la deuxième vers Amsterdam : les détachemens d'artillerie furent répartis sur Nieversluys, Amsterdam et Naarden. Nieversluys fut gardé comme poste en première ligne, et couvrant les communications par terre et par eau ; Amsterdam comme susceptible d'une vigoureuse défense, et Naarden comme une place

assez bonne, et devant appuyer la gauche de la grande inondation. On occupa quelques points sur le Vech, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi sur le flanc. Nieversluys, mauvais poste, mais intéressant par sa situation, couvre l'écluse de tête du canal qui joint le Vech avec l'Amstel, et coupe la grande route d'Utrecht à Amsterdam et à Naarden. Aucune mesure n'avait été prise pour mettre ces postes en état de défense, on manquait de munitions de guerre et de bouche. Nieversluys fut obligé de capituler, il se rendit au bout de huit jours au Comte de Kalkreuth, un des meilleurs Généraux Prussiens. Au moment où nous partions, il nous dit ironiquement : *Adieu, Messieurs, bon voyage, je suis fâché que vous ayez perdu vos peines.* Kalkreuth ne put contenir sa joie, le triomphe était cependant bien léger : la Prusse venait d'envoyer pour rétablir le Stathouder vingt-cinq mille hommes contre quelques centaines d'hommes, car c'est à quoi pouvait se borner le nombre des individus dignes de se placer dans les rangs et de combattre l'ennemi.

Daverhoult commandait dans le poste de Nieversluys, il fut ramené à Utrecht, enfermé dans une prison d'état, et ensuite banni de son pays. On l'a vu reparaître depuis dans les affaires de France, se montrer avec quelque distinction à l'Assemblée législative, et être réduit enfin à se brûler la cervelle, pour se soustraire à une faction qui demandait sa tête sur l'échafaud.

Après la prise de Nieversluys, Kalkreuth marcha de suite sur Amsterdam. Le poste qui la couvrait fut attaqué de vive force à trois heures du matin, et emporté malgré la résistance opiniâtre des troupes et celle des Canonniers qui se battirent corps à corps, et auxquels on était

décidé à ne point faire de quartier. Avant de monter à l'assaut, les Commandans des colonnes avaient dit aux troupes : *N'épargnez pas les paysans qui sont dans les batteries* : c'est ainsi que l'on désignait ces braves que la politique d'un Gouvernement près de sa chûte, avait contraint d'aller s'offrir déguisés et de contracter des engagemens limités (1), pour devenir les martyrs d'une cause qu'on n'était point dans l'intention de soutenir. Amsterdam capitula ; dès ce moment la République Batave envahie sans beaucoup de peine, fut sous la police des Hussards Prussiens. La couleur Orange devint la couleur patriotique, toute la Hollande fut inondée de cocardes, de rubans de cette couleur; au haut des maisons, des châteaux, on vit flotter l'étendard orange, avec cette inscription : *Orange bowe* (Orange dessus), la Maison d'Orange l'emporte, elle triomphe. Les Clubs furent changés en cafés, en tavernes ; les portraits du Prince et de la Princesse avec des vers et des inscriptions à leur éloge, mis à la place de leurs caricatures. L'ordre équestre se crut autorisé à relever la tête ; les mécontens cruellement déçus, furent réduits au silence et à la stupeur de la consternation.

---

(1) Je soussigné certifie m'être engagé sous le bon plaisir de Sa Majesté le Roi de France, et sous la conduite des Officiers qu'elle a nommés à cet effet, pour servir pendant un an, à compter de ce jour, les Etats de Hollande en qualité de Canonnier, Bombardier ou Sapeur, moyennant la somme de 82 florins 10 sols de Hollande, qui me seront payés en signant ledit engagement, et l'assurance de toucher 42 florins, même monnaie, lorsque les Etats me donneront mon congé absolu.

Fait à Utrecht, le 7 Septembre 1787.

La conduite de la France excita l'indignation la plus vive : à La Haye, les attroupemens, les cris séditieux, les invectives les plus atroces assiégeaient l'hôtel de France. Caillard, resté seul pendant l'orage, n'osait plus se montrer, et faisait bien; le Comte de Saint-Priest, envoyé pour *soutenir jusqu'au dernier moment l'espoir des Patriotes et protester des bonnes intentions du Gouvernement Français*, sentit qu'il était prudent de ne pas terminer sa mission, et crut devoir s'arrêter à Anvers.

Le Duc de Brunswick, chargé de rétablir l'ordre en Hollande, y parvint en usant de beaucoup de sagesse et de modération; il rendit au Stathouder une autorité qu'il n'a pu conserver bien long-tems.....

Ainsi la Hollande perdit son indépendance, et le Gouvernement Français, par un acte inconcevable de faiblesse, signala le désordre et le cahos dans lesquels il était lui-même plongé, et dont il ne pouvait plus sortir. A l'époque de 1787, et depuis 1779, on jouait aux révolutions; la France devait bientôt être livrée aux mêmes troubles qu'elle avait travaillé à répandre chez les autres; pressée de toutes parts, elle se vit plusieurs fois au moment d'avoir son territoire envahi; mais en résistant à de nombreux ennemis, elle prouva l'importance de cet esprit militaire qui, dans les momens de crise, fait jaillir en grandes armées toute une générarion.

(3) *Le Mein.*

Le Mein prend sa source vers les frontières de Bavière, de Bohême et de la Haute-Saxe. Il commence par deux branches principales, le *Roth-Mein* et le *Weiss-Mein*; la

première vient du *Fichtel-sée*, ou lac de Fichtel, situé sur le versant occidental des montagnes de *Fichtelberg*; la seconde par Bareuth vient du même point.

Le Fichtel-sée est situé dans des lieux inhabités entre deux plateaux élevés; il était autrefois très-profond, mais aujourd'hui il est tellement comblé de débris des montagnes voisines, de plantes et de roseaux, qu'on peut le traverser à pied sec.

Le Fichtelberg se dirige principalement du S. O. au N. O. depuis Weydenberg, à l'est de Bareuth, jusqu'à Egra en Bohême. En ce sens il a environ 31,185 mètres (6,000 toises), et depuis Kemnat dans le Haut-Palatinat de Bavière, jusqu'au-delà du lac de Fichtel, aux sources de la Saala, il a environ 23,388 mètres (12,000 toises).

Ce groupe de montagnes est couvert de hêtres, d'aunes, de chênes, de sapins, et d'autres arbres qui, travaillés ou convertis en charbon, forment tout le commerce des habitans, et fournissent à leur subsistance.

Le Mein reçoit dans son cours la Rednitz, la Saala, la Tauber, et d'autres petites rivières, et se jette dans le Rhin un peu au-dessus de Mayence.

Le Mein commence à être praticable pour les bateaux et pour les radeaux auprès des villages de grand et petit Rollach; on trouve des bateaux et des radeaux près de Bamberg, au point où la petite rivière de Kitzig débouhe dans le Mein; à Ochsfurt, 5 à 6 lieues au-dessous de Bamberg; à Würtzbourg et à Miltenberg.

Jusqu'à Rollach, la plupart des sapins, des chênes, et le bois propre au chauffage, sont transportés par charriots, et la plus petite partie seulement est flottée du cours supérieur du Mein.

D'autres endroits importans pour le commerce du bois

et la navigation du Mein sont Wertheim, Neubach et Kitzingen.

Les bois qu'on charge à Francfort sur des barques plattes sont tirés des forêts de l'Electorat de Mayence et de la Principauté de Lowenstein, dans une étendue de pays de 8 à 9 lieues, qui se termine à Aschaffenbourg.

Les radeaux qui descendent du Haut-Mein ont 60, 70 et 80 pieds de longueur; ils arrivent dans le Rhin, où l'on en compose les flottes, ou grands radeaux, destinés pour la Hollande.

La plupart des bateaux du Mein se construisent à Rollach, Bamberg, Ochsenfurth et Miltenberg. La longueur des plus grands est de 108 pieds, et leur largeur de 15. Ils sont plats, et ne tirent, vides, que 15 pouces d'eau, et chargés que 3 pieds et demi.

Le Mein, dans la partie inférieure de son cours, lorsque ses bords sont déterminés, occupe une largeur d'au-moins 420 pieds du Rhin, et de 630 au plus. Sa profondeur dans les basses eaux n'est jamais moindre de 2 pieds, elle peut aller à 8 pieds dans les crues, et se maintient, dans l'état ordinaire, au terme de 4 pieds ou de 4 pieds et demi; mais communément au terme de 4 pieds. La vitesse du courant, pour les points qui se trouvent à 14 pouces du fond, ne va guères au-delà de 3 pieds par seconde, et ne reste point au-dessous de 2 pieds et demi. Le rapport de la longueur à l'inclinaison est comme 2940 ou tout au plus comme 3125 à 1.

On trouve sur le Mein des ponts de pierre à Schweinfurth, Ochsenfurt, Kitzingen, Würtzbourg, Aschaffenbourg et Francfort; à Hallstadt, Dettelbach et Langfurth, on ne passe le Mein qu'en bac.

VIII.

Les Officiers qui vivront chez leurs hôtes se contenteront de leur table; et ceux que les Baillifs auront préféré faire vivre à l'auberge, ne pourront exiger qu'on y fasse pour eux de dépense qui excède la moitié de leurs appointemens.

IX.

Les détails de discipline intérieure des compagnies seront exactement observés. Le Commandant de chaque cantonnement veillera avec soin au maintien de l'ordre; il recevra les plaintes des soldats ou des habitans, y fera droit, et réglera toute discussion relative aux fournitures faites par ces derniers.

X.

Les Généraux de division régleront les visites des cantonnemens qui devront être faites par les Chefs de brigade et de bataillon, auxquels ils ordonneront de conférer avec les Baillifs pour tout ce qui aura rapport au bien-être du soldat et à la tranquillité de l'habitant; ils exigeront de plus que le rapport journalier soit fait exactement aux Généraux de brigade, qui le transmettront aux Généraux de division, afin que ceux-ci aient soin de vérifier par eux-mêmes cette surveillance, lorsqu'ils feront leurs tournées.

XI.

Ils donneront des ordres pour que les bataillons, les demi-brigades et les régimens de cavalerie soient souvent rassemblés; ils observeront que le mauvais tems ne doit pas être un obstacle à ces mouvemens, et qu'il est essentiel de tenir le soldat en haleine, et prêt à supporter les fatigues d'une campagne d'hiver.

Les Généraux de brigade assisteront à ces réunions autant qu'il leur sera possible, et ils feront manœuvrer les corps en leur présence. Les troupes s'exerceront d'ailleurs dans leurs cantonnemens respectifs toutes les fois que le tems le permettra.

X I I.

Les Généraux de division et de brigade veilleront à l'exécution des présentes dispositions, dont le but est non-seulement de ménager les ressources des pays occupés par nos troupes, mais de rendre par une bonne discipline, le Soldat français recommandable aux habitans de l'Allemagne.

(5) *Capitulation conclue entre M. le Général Autrichien d'Allaglio, Commandant de la ville et forteresse de Würtzbourg, et le Lieutenant-Général Dumonceau, Commandant les troupes Gallo-Bataves devant cette ville.*

ARTICLE I.er

La ville de Würtzbourg sera remise aujourd'hui, 30 Novembre, à trois heures de l'après-midi, aux troupes françaises et bataves; elles entreront par la porte neuve.

I I.

La garnison, sous les ordres de M. d'Allaglio, Général au service de Sa Majesté Impériale et Royale, se retirera dans la forteresse au-delà du quartier du Mein, (rive gauche).

I I I.

Le pont servira de limite entre les postes franco-bataves, qui resteront en garnison dans la ville, et les postes autrichiens du quartier du Mein.

I V.

Il ne sera établi, ni d'une part ni de l'autre, aucun poste sur le pont; chaque partie aura, de son côté, une sentinelle à l'entrée du pont.

V.

Les ouvrages du quartier du Mein, du côté de la ville, resteront dans l'état où ils se trouvent en ce moment.

V I.

On est convenu qu'il ne sera tiré ni de la ville et de la rive droite du Mein sur la forteresse et le quartier du Mein, ni de la forteresse et du quartier du Mein sur la ville et la rive droite du Mein.

V I I.

Le quartier du Mein ne pourra être attaqué par eau; la navigation sur le Mein aura lieu pendant le jour, mais non pendant la nuit.

Réponse : Pourvu que cette navigation ne soit point préjudiciable à la sûreté de la garnison gallo-batave à Würtzbourg.

V I I I.

Le militaire de Son Altesse le Prince de Würtzbourg, qui se trouve dans la ville en petit nombre, la plupart invalides, sans caisse militaire, et qui sert pour la police, restera dans la ville et dans ses casernes; il continuera ce service conjointement avec les troupes gallo-bataves.

I X.

Les propriétés des Généraux, Officiers et Soldats de Son Altesse le Prince de Würtzbourg, resteront intactes,

et il leur sera permis d'aller et venir comme ils le voudront.

X.

Les malades qui resteront dans les hôpitaux de la ville seront soignés avec humanité; il sera libre aux convalescens de rester ici ou de se rendre où ils voudront.

X I.

Tous les habitans actuels et absens, y compris les corporations et établissemens publics, jouiront d'une sûreté absolue, tant dans leurs personnes que dans leurs propriétés; personne ne sera inquiété pour ses opinions et sa conduite passée.

X I I.

Le Culte divin du pays sera maintenu sans changement.

X I I I.

La Régence ecclésiastique et civile, les Départemens et Tribunaux seront conservés dans leur administration actuelle; le Gouverneur, les Présidens et Directeurs, ou leurs Suppléans, ne seront ni arrêtés, ni pris comme ôtages sous aucun prétexte.

Réponse : Pourvu que le Gouverneur, les Présidens et Directeurs, ou leurs Suppléans, ne donnent point lieu à des mesures de sûreté personnelle.

X I V.

Les différentes maisons de police, de travaux et de correction resteront dans leur état actuel, et aucun prisonnier ne sera relâché.

Fait à Würtzbourg, le 30 Novembre 1800.

(6) *Marienberg.*

La forteresse de Marienberg, située sur une hauteur à la rive gauche du Mein, n'était dans l'origine qu'un simple château. Ses premières fortifications modernes datent de l'année 1650 ; Choquet, Ingénieur Français, en dressa les plans. En 1679, le Prince de Dernbach fit continuer les ouvrages commencés, s'occupa principalement du front du côté de Hochberg, dit le front d'attaque : quelque tems après le Prince de Hutten fortifia la partie méridionale qui regarde le Mont Saint-Nicolas, et bâtit la tour dite des *Machicoulis* dans le ravin d'Hochberg, qui se trouve entre cette montagne et celle de Marienberg.

Depuis que les bourgeois de Würtzbourg se révoltèrent en 1250 contre leur Evêque Hermand de Saldenbourg, et le retinrent de force dans leur ville, la forteresse de Marienberg devint la résidence ordinaire des Princes Evêques, qui cessèrent pendant plus d'un siècle d'habiter Würtzbourg.

Marienberg fut assiégé en 1525 par des paysans révoltés, qui échouèrent dans leur entreprise. En 1630, Gustave Adolphe le prit d'assaut, et passa la garnison au fil de l'épée. En 1796, cette forteresse fut remise par capitulation aux troupes françaises, et un mois après rendue aux troupes impériales : enfin, après un blocus d'un mois, elle fut de nouveau remise à la France, en vertu du traité d'armistice conclu entre le Général Moreau et le Prince Charles.

La forteresse de Marienberg est un poste fortifié, qui n'arrêtera jamais une armée victorieuse dans sa marche vers la Franconie, mais qui gênera toujours dans sa

retraite une armée battue; par cette considération, et vu sa position sur le Mein, dont elle interrompt la navigation, elle exige un siége ou au moins un blocus. Sa résistance peut être évaluée de dix à douze jours. Quant à la durée du blocus qu'elle pourrait supporter, on doit la regarder comme beaucoup plus considérable, attendu qu'il s'y trouve de vastes souterrains à l'épreuve de la bombe, qui peuvent contenir des vivres et des munitions pour cinq mois, et loger environ deux mille cinq cents hommes, dont trois cents de cavalerie. Un puits de quatre-vingt-treize mètres de profondeur, et qui a toujours de l'eau à la hauteur de dix mètres, fournit, avec une citerne, une quantité d'eau suffisante pour les besoins de la garnison.

Les ouvrages de Marienberg sont petits, mal tracés, étranglés à leur gorge, et les faces en sont très-courtes.

La fortéresse a des sorties et des communications faciles, soit par des ponts-levis, soit par des ponts dormans, soit enfin par des poternes et des galeries souterraines.

Le point d'attaque paraît décidé sur le front de l'ouest.

Deux grandes routes arrivent à Marienberg, la route de Mergenthem et celle d'Aschaffenbourg.

Quatre routes partent de Würtzbourg, celle de Schweinfurth, celle de Bamberg par Dettelbach, de Nuremberg par Kitzingen, et d'Anspach par Ochsenfurth.

Schweinfurth.

Schweinfurth, ville libre et impériale, est située dans l'Evêché de Würtzbourg. Son territoire n'est que d'une

lieue carrée; il comprend trois hameaux, Zell, Wilpolhausen et Madenhausen, et un petit village nommé Oberndorf. La ville contient environ neuf cents maisons; elle est entièrement protestante: selon une ancienne loi, il n'y a ni nobles, ni couvens, ni aucun ordre religieux; elle est régie par un Sénat, et, pour le Culte, par cinq Ministres. Les bois, le vin, l'épautre et le bétail sont les productions de ce petit canton; celles de son industrie se réduisent à quelques ouvrages de métiers. Le Cercle de Franconie ayant été imposé dans la dernière guerre à une contribution de six millions, Schweinfurth fut portée à raison de 34 florins du Rhin; elle se trouve comprise pour cette somme dans la répartition matriculaire de l'Empire, qui servit de base aux réquisitions.

(7) *La Rednitz et la Wisent.*

La Rednitz porte d'abord le nom de Redzat; elle a deux sources qui fournissent à deux branches, dont l'une se nomme la Redzat de Franconie, et l'autre la Redzat de Souabe. La première de ces sources est dans le Bailliage d'Anspach, près de Darstelten; la Redzat de Franconie se réunit près de Georgen-Gemunde à la Redzat de Souabe; celle-ci prend son origine dans le Comté de Pappenheim, près de Deltenheim. Les deux Redzats réunies prennent le nom de Regnitz. La Regnitz, après avoir reçu plusieurs petites rivières, se réunit au-dessous de Furth à la Pegnitz: alors elle prend le nom de Rednitz. Elle reçoit ensuite la Zen, la Greendlach, l'Aurach, la Schwabach, la Wisent, l'Aisch, l'Eberach, et se jette dans le Mein à une lieue au-dessous de Bamberg.

La largeur moyenne de la Rednitz, depuis Forcheim jusqu'à son confluent, est de cent dix pieds ; elle en a cent cinquante à son embouchure. Sa profondeur est de quatre pieds et demi pendant l'été, et dans le tems des crues, d'environ six pieds et demi : elle a dans quelques endroits jusqu'à onze pieds dans les grandes eaux. La Rednitz est en général peu encaissée, et sujette aux débordemens, vu la grande quantité d'affluens qu'elle reçoit depuis Furth jusqu'à Bamberg. Elle charrie beaucoup de graviers et de sables très-fins ; ces dépôts y sont amenés par ses affluens, ou portés dans les tems secs par les vents. La navigation de la Rednitz ne commence proprement qu'à Bamberg, quoiqu'il descende de Forcheim quelques bateaux du port de cinquante quintaux : elle serait navigable depuis Furth sans l'établissement de moulins qui embarrassent son cours, et qui sont en très-grand nombre ; on en compte sept de Furth à Bamberg qui mettent des scies en mouvement. Le cours de la Rednitz est rapide.

D'après l'examen des cours et des amas d'eau qui sont aux environs de la Rednitz, on pourrait beaucoup augmenter le volume de cette rivière. Il existe dans son voisinage une quantité considérable de petits étangs destinés à fournir à l'irrigation des campagnes ; ou à prévenir leur submersion. La nature des terrains donnerait la plus grande facilité pour rassembler ces eaux, et les verser dans la Rednitz. C'est du côté opposé du contrefort le plus voisin de la gauche de la Rednitz qu'on en trouve une très-grande quantité.

La Wisent prend sa source dans le pays de Bamberg, près d'Ober-Steinfeld ; elle a, à Rabeneck, une cataracte remarquable. La Wisent se divise en deux bras

au-dessus et à très-peu de distance de Forcheim : on a établi au point de séparation une papeterie. Le bras droit qui traverse la ville est le seul un peu considérable. La Wisent, avant sa bifuscation, a dix-sept pieds de largeur; elle est peu profonde dans son état ordinaire : on peut par son moyen inonder le territoire de Forcheim. La Rednitz et la Wisent se répandent dans le tems des crues sur toutes les prairies qui leur sont contiguës.

(8) *Forcheim.*

Forcheim est la plus ancienne ville de Franconie, et une des plus anciennes de toute l'Allemagne. Charlemagne en parle dans ses Capitulaires, où il l'appelle *Urbs regia sedes Imperatorum.* L'Empereur Louis et Arnulphe y tinrent chacun une assemblée des Grands de l'Empire, le premier en 872, et le second en 899. L'Empereur Henri II la donna en 1006 à Guntes, Evêque de Bamberg. En 1077, Rodolphe y fut élu Roi des Romains. Les Evêques de Bamberg commencèrent à fortifier Forcheim au commencement du XVI.e siècle. Ses fortifications furent construites à diverses époques jusqu'en 1745, qu'on acheva les ouvrages qui tiennent à la tour de Nuremberg. En 1632 la ville de Forcheim fut saccagée par les troupes de Gustave Adolphe, et en 1652 elle fut prise et pillée par les troupes du Margrave de Brandebourg.

Forcheim est située dans la vallée de la Rednitz, et à très-peu de distance de cette rivière; elle est à quatre lieues de Bamberg et à huit de Nuremberg. Ses fortifications très-irrégulières sont formées de bastions et de tours bastionnées avec lunettes; les trois portes d'entrée de la

ville sont couvertes de demi-lunes. La Wisent qui la traverse, fait aller une papeterie en-dehors et au-dessus, et cinq moulins dans son intérieur; elle peut fournir à l'eau de ses fossés. Les escarpes et les contrescarpes des ouvrages, revêtues en Maçonnerie, sont en très-bon état, et rendent Forcheim une très-bonne tête de pont; elle serait encore meilleure si l'on joignait, par une communication assurée, la ville au pont de pierre qui est sur la Rednitz en face d'elle. Forcheim a un arsenal et une salle d'armes, où l'on trouva, lorsque nous y entrâmes,

Poudre	2000 quintaux.
Bombes	8787
Obus	17160
Boulets	31321
Fusils	2000
Pistolets	162

(9) *Nuremberg.*

La ville de Nuremberg est située au 49.e degré de latitude nord et au 28.e de longitude, à vingt et quelques lieues du Danube, douze du Mein, et une lieue de la Rednitz. Elle est placée sur la Pegnitz, qui, outre une grande quantité de moulins à scie et à bled qu'elle met en mouvement, est encore utile à un grand nombre de manufactures importantes.

La ville de Nuremberg est en Allemagne au rang des plus grandes villes de commerce du second ordre; elle se trouve du nombre de celles originairement libres de l'Empire. Depuis le XI.e siècle jusqu'au XVI.e son commerce fut porté à un degré éminent de prospérité, et se

soutint même pendant ce dernier siècle, quoique celui de l'Empire eût reçu une atteinte funeste. La guerre de trente ans détruisit presque tout-à-coup le commerce de Nuremberg; mais l'époque la plus affligeante pour cette ville fut celle du XVIII.ᵉ siècle : le séquestre mis, depuis 1790, par la Régence du Haut-Palatinat à Amberg, sur les revenus que la ville tirait de ce pays et du Duché de Neubourg, et l'occupation des terres appartenant à la ville, faite en 1796, en Franconie, par ordre de la Régence du Roi de Prusse, à Ansbach, ont enlevé à Nuremberg une grande partie de ses revenus et une portion considérable de son territoire.

Nuremberg tient par ses manufactures, un rang distingué parmi les villes commerçantes. Les premiers habitans de Nuremberg s'appliquèrent sur-tout à travailler le fer; peu à peu des artisans et des ouvriers de toute espèce s'établirent dans cette ville, et la mauvaise qualité du terrain qui l'entoure fut richement compensée par l'industrie laborieuse de ses habitans.

La position de Nuremberg rend cette ville un point central pour les mouvemens du commerce, et l'appelle à devenir un entrepôt considérable, si l'on exécute jamais le canal de jonction du Danube au Rhin. De l'embouchure de l'Escaut à celle du Danube, ou au Pont-Euxin, le seul transport que l'on ait à faire par terre n'est pas de quarante lieues, et la route qu'il faut suivre traverse en droite ligne Nuremberg et son territoire.

Si l'on exécutait ce canal de jonction, la direction de la ligne navigable s'éloignerait un peu de Nuremberg. En effet, il ne conviendrait pas de rendre la Rednitz

navigable par des écluses, à cause des dépôts que ses affluens y ameneraient, et de ceux occasionnés par les sables soulevés par les vents, qui sont quelquefois très-violens dans ce pays. Il faudrait donc une navigation artificielle, et la topographie du local fait voir que cette navigation devrait être établie à mi-côte, le long de la rive gauche de la Rednitz, parce que le terrain y forme contre-pente ; il y auroit pour lors beaucoup moins d'ouvrages d'art et des ouvrages bien moins importans à construire que sur la pente générale où se trouvent les affluens les plus considérables, qui ne pourraient être franchis que par des aqueducs d'une dépense énorme.

Au sujet de la communication dont il vient d'être question, telle qu'elle avait été entreprise par Charlemagne, on croit devoir rapporter une lettre qui a été écrite (le 20 Juin 1801) par un homme très-instruit, connaissant bien le local, et qu'on avait engagé à le visiter de nouveau.

« Quoique j'aie parcouru si souvent la contrée qui » fait l'objet de votre lettre du 8, cependant j'ai voulu » la visiter encore une fois, afin de répondre à vos » questions d'une manière plus satisfaisante. Je partis » donc dernièrement du village de Graben ; j'allai de-là » à la fosse Caroline jusqu'à Dettenheim. Cette fosse a » encore quarante à cinquante pieds de largeur. Voici les » observations particulières que je fis dans ce dernier » voyage. Le lit de l'Althmühl est au moins dix à douze » pieds plus profond que celui de la Redzat, et celle-ci » n'est, dans l'endroit où sa réunion avec l'Althmühl » devrait se faire, qu'un très-petit ruisseau. On n'aurait » donc encore rien fait, après avoir réuni ces deux ruis- » seaux, si on ne parvenait encore à y faire entrer des

» eaux d'ailleurs. Le plan de Charlemagne était de con-
» duire un bras du Danube dans l'Althmühl, pour
» rendre celle-ci navigable. C'est dommage que préci-
» sément dans l'endroit où l'Althmühl pourrait être plus
» aisément réunie avec la Redzat, il règne une chaîne
» de montagnes, ce qui rend l'exécution très difficile.
» Sans cela, il serait aisé de conduire la Vortznitz à
» peu près depuis Ottingen à travers le Ries jusques
» dans l'Althmühl. Ce serait une chose à examiner.
» Charlemagne commença son canal dans l'endroit le
» plus favorable. Il ne s'agissait que de le continuer
» encore une demi-lieue, et la jonction était faite. S'il
» l'avait fait conduire du côté de Schambach et du côté
» de Dietfort, il y aurait trouvé, il est vrai, au moins
» une demi-lieue de plus à creuser, mais ç'eût été dans
» un terrain plat.

(10) *Le Necker et l'Entz.*

Le Necker prend sa source près du village de Schwe-ningen, à deux lieues et demie au-dessus de Rotwert; il coule dans une gorge étroite et très-sinueuse, bordée de montagnes et de forêts. Son cours est de cinquante lieues; dans cet intervalle on trouve quatre ponts, savoir :

A Manheim un pont de bateaux;

A Heydelberg, un pont de bois sur des pilles de pierres;

A Hailbron, un pont de bois et de pierre;

A Lauffen, *idem.*

Le Necker est guéable en beaucoup d'endroits, même dans la partie inférieure de son cours, entre Heydelberg

et Manheim. Il commence à être flottable à Sultz et navigable à Canstatt : à Hailbron, le saut du Necker interrompt la navigation dans ce point. Tout ce qui vient de la partie supérieure du Necker par les bateaux de Canstatt est débarqué au-dessus d'Hailbron, et rembarqué au-dessous dans de grands bateaux du port de 1500 à 2000 quintaux.]

Les bateaux qui descendent de Canstatt sont du port de 350 à 400 quintaux, et sont construit à Canstatt.

Les bateaux qui viennent d'Hailbron à Manheim se construisent au village d'Halmersheim, au-dessous de Wimpfen; ils portent, comme nous l'avons dit, 1500 à 2000 quintaux, et sont très-propres, ainsi que les radeaux, à l'établissement des ponts sur le Necker et sur le Rhin.

Le Necker a sa source dans la Souabe, et passe par le Wirtemberg deux des meilleures Provinces d'Allemagne : le poste d'Heydelberg tient le cours du Necker et couvre la Bergstrass.

Le principal affluent du Necker est l'Entz, qui prend sa source dans les montagnes noires et dans la forêt de Nagold. Son cours, à partir du village de Kalmbach, est d'environ quinze lieues.

Il y a quatorze ponts sur l'Entz, savoir :

A Pforsheim, un pont de bois;

A Eitingen, *idem;*

A Ensberg, *idem;*

A Niffer, *idem;*

A Durenmentz, *idem;*

A Mulhausen, *idem;*

A Lomersheim, *idem;*

A Wahing, deux ponts de bois;

A Entzwahing, un pont de pierre ;

A Oberrixingen, un pont de bois ;

A Bietigheim, un pont de pierre ;

A Besigheim, deux ponts de pierre.

Il n'y a point de bateaux sur l'Entz, mais on y flotte une quantité immense de bois de toute espèce. La Würm et la Nagold, qui s'y déchargent au-dessus de Pforsheim, y en portent beaucoup, et l'augmentent considérablement. L'Entz, au-dessus de la jonction de ces deux rivières, ne peut former d'obstacles que par la quantité des montagnes qui la bordent, et du berceau dans lequel elle coule ; elle est d'ailleurs guéable presque par-tout dans les tems ordinaires de l'été.

(11) *Mayence.*

La défense de Mayence, depuis les crètes du camp de Sainte-Croix jusqu'à Bibrick, embrassait une étendue de terrain de plus de 12000 mètres de longueur, sur près de 8000 de largeur depuis Hockeim jusqu'au vallon de Zalbach. En examinant la disposition des ouvrages, on s'était bientôt convaincu de la nécessité de munir de tous les moyens de défense les divers camps retranchés et les ouvrages isolés, qui, par leur éloignement du corps de la place, sont en quelque sorte abandonnés à leurs propres forces : tous les ouvrages, tant revêtus que terrassés de la rive droite, qui sont les premiers exposés aux entreprises de l'ennemi, devaient être également garnis de l'artillerie nécessaire à leur défense ; enfin, il était indispensable de renforcer les dispositions fondamentales de quatre fronts qui pouvaient devenir l'objet d'une attaque régulière, et des deux fronts ex-

trêmes de Mayence qui se trouvaient dans le cas d'être attaqués de vive force, l'un parce qu'il n'est pas revêtu, l'autre à cause du peu de profondeur du Rhin à son entrée. On reconnut aussi les difficultés qui naîtraient de l'éloignement respectif des ouvrages en général, du terrain montueux de ceux de la rive gauche et du passage du fleuve pour les transports et pour les dépostemens de l'artillerie.

Ce sont toutes ces considérations réunies qui avaient fait porter, en l'an VI, le nombre des bouches à feu à 360; près des deux tiers de ce nombre étaient en artillerie de campagne, qui, à la plus grande mobilité, joint la promptitude et la justesse de l'exécution, trois avantages précieux à raison de l'espèce de défense dont nous venons de parler et de la difficulté des dépostemens. Les besoins des armées actives changèrent cette proportion; on fut obligé de remplacer une partie des canons de campagne par des bouches à feu de siége ou de calibres étrangers, ce qui joint à la nécessité d'armer sept chaloupes canonnières et les nouveaux ouvrages, et de suppléer par le nombre au défaut de mobilité, augmenta l'armement de près d'un dixième de plus.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le tableau des différens armemens de Mayence pendant la dernière guerre qui a été terminée par le traité de Lunéville.

ARMEMENT.	PIÈCES de Siége.	PIÈCES de Bataille.	Mortiers.	Obusiers.	Pierriers.	TOTAUX.
Des Français en 1793. . . .	127	24	11	13	8	183
Des Autrichiens en 1793.	222	127	44	55		448
Des Français en l'an 7. . . .	154	114	39	70	8	385
Ordonné en Germinal an 8.	250	20	50	40	8	368

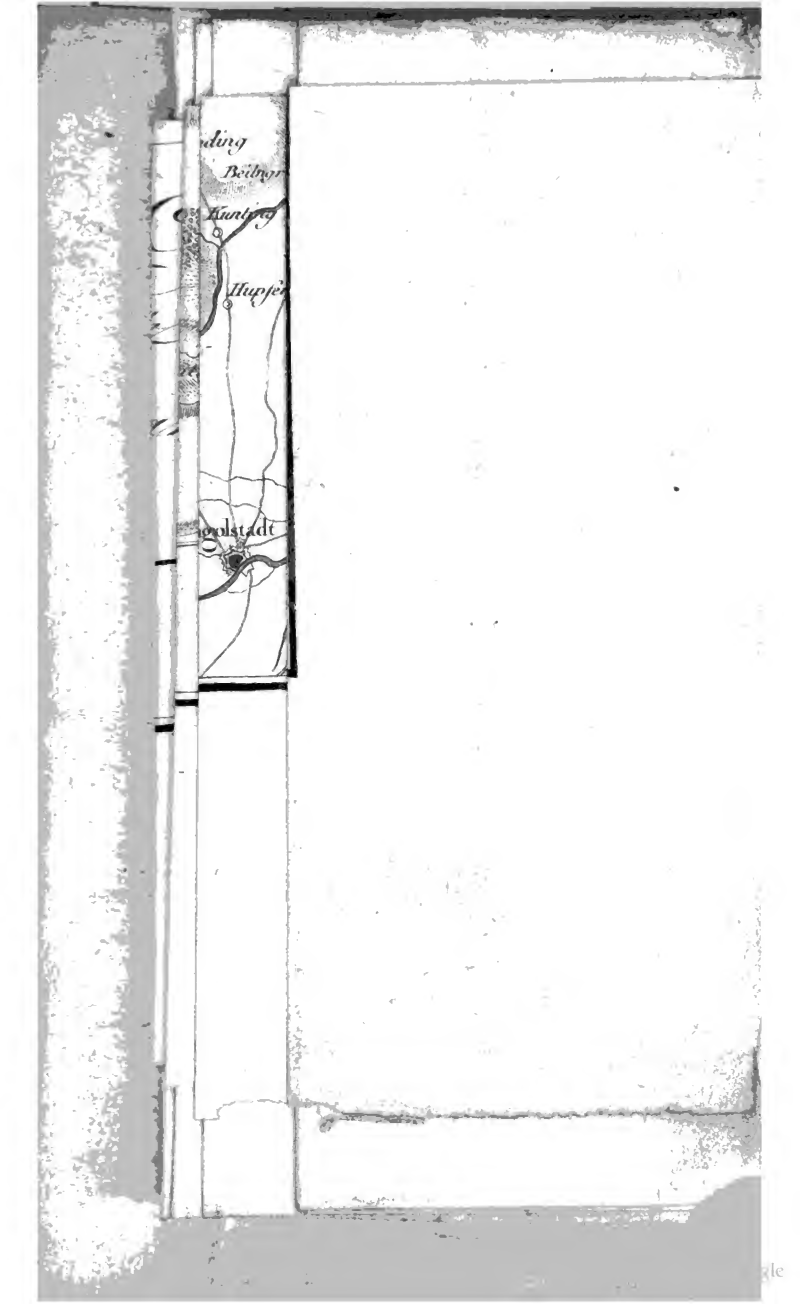
Les Français ont défendu Mayence, en 1793, avec 183 bouches à feu, non compris les pièces de bataillons, qui n'étaient peut-être pas très-complètes : à cette époque, on n'occupait sur la rive gauche ni le Hartemberg, ni les hauteurs de Weisenau, et sur la rive droite on n'avoit que Cassel, le fort et l'île de Mars, et les deux redoutes de Costheim.

Les Autrichiens, au moment où ils ont évacué Mayence, avaient réuni pour sa défense 448 bouches à feu ; cependant les cinq lunettes de Cassel, la double couronne n'existaient pas, et les ouvrages de Weisenau n'avaient pas un aussi grand développement.

Fin des Notes et Pièces justificatives.

E R R A T A.

Page 19, ligne 2, la sécurité; *lisez* l'assurance.
Page 28, ligne 3, Oberwald; *lisez* d'Oberwald.


ding
Beilngr
Hupfe
golstadt

